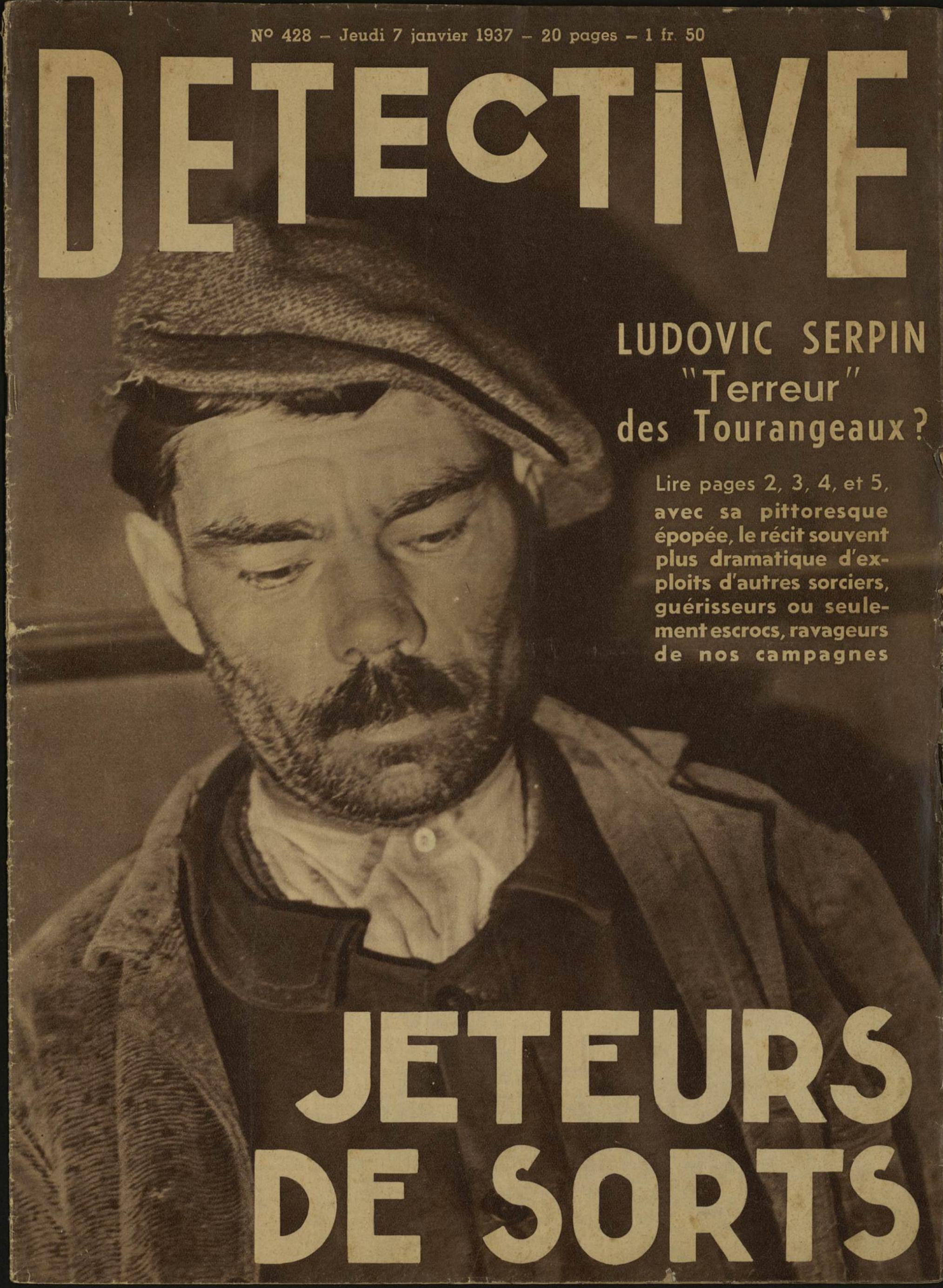


# DETECTIVE



LUDOVIC SERPIN  
"Terreur"  
des Tourangeaux?

Lire pages 2, 3, 4, et 5,  
avec sa pittoresque  
épopée, le récit souvent  
plus dramatique d'ex-  
ploits d'autres sorciers,  
guérisseurs ou seule-  
ment escrocs, ravageurs  
de nos campagnes

# JETEURS DE SORTS



Père de onze enfants, dont cinq filles, le sorcier de Saint-Christophe avait pour celles-ci l'amour de Loth et les soins de Malthus...



Le maréchaussée de Neuillé-Pont-Pierre opéra une perquisition et découvrit la casserole et les herbes que le sorcier utilisait pour les "bouillons".



Les voisins de Serpin craignaient bien moins sa sorcellerie que sa violence, dont Marie, sa concubine, s'accommodait d'ailleurs assez docilement.



# JETEURS

# DE SORTS

Un sorcier au pays tourangeau ! La chose n'était point pour nous surprendre. Deux de nos envoyés spéciaux se rendirent à Saint-Christophe (Indre-et-Loire) et se trouvèrent en présence d'un jeteur de sorts bien inférieur à ses devanciers et rivaux les grands mages campagnards de l'Anjou et de la Touraine. Serpin est en prison, mais jeteurs de sorts et sorciers continuent de prélever leur dîme sur la crédulité de certains paysans riverains de la Loire. C'est pourquoi il ne nous a pas paru inutile de mettre en lumière leurs agissements mal connus du public. Certains villages y échappent et ignorent jusqu'à leur existence. Mais, sur quelques terrains de choix, le sorcier vit et prospère. Il est temps de le démasquer.

Tours (de nos envoyés spéciaux.)

La première fois que je vis un sorcier, ce fut un jour que je m'étais blessé le genou, au cours d'une escapade dans la forêt tropicale, près de la tribu d'Ounia, dans la lointaine Océanie.

Il n'y avait point de takata (médecin) dans les parages, car je passais mes vacances scolaires chez des colons tout à fait isolés dans la brousse. Leur domestique indigène, Natiou, proposa donc de solliciter l'intervention du patriarche Kanala, le vieux sorcier dont l'âge s'élevait au moins à douze cents lunes, celui-là même dont les secrets lui permettaient, chaque fois qu'elle « faisait » un petit, d'être, dès l'heure suivante, à ses fourneaux, comme si elle avait seulement pris le temps d'aller à la douche sous la cascade de la forêt...

Qui pouvait le plus, put le moins ! Kanala m'appliqua sur le genou une feuille de liane d'argent, dispa-

rut quelques instants dans la brousse voisine, revint avec une poignée d'herbes dont il confectionna un cataplasme. Et, roulant dans son visage ténébreux ses yeux de nacre et de charbon incandescent, il proféra un jargon monosyllabique auquel il ajouta cette prophétie :

— Quand la lune sera tombée dans la mer, et qu'un nouveau soleil sortira de la montagne, genou pour toi sera beau-joli comme hier...

Et ce fut vrai ! N'en déplaise à la Faculté savantissime, la sorcellerie du patriarche canaque me guérit avec une promptitude prodigieuse.

Après bien des années de ce prodige, et si loin (à 25.000 kilomètres) de la tribu océanienne, j'évoquais l'autre jour le vieux mage noir, en me trouvant devant son émule blanc, Ludovic Serpin, que les gendarmes venaient d'arrêter à Saint-Christophe, patriarcal village de l'aimable Touraine.

A la couleur près, je retrouvais dans le visage du rustre les mêmes caractères primitifs que dans le faciès du sauvage. Serpin offrait, lui aussi, ce profil prognate de l'âge des cavernes, ces joues envahies par le poil dru et charbonneux ces yeux rapprochés comme ceux des félins, où pétillait la même petite flamme, froide et perçante, qu'on voit dans l'œil des serpents.

Serpin avait débuté dans la vie comme acrobate. Il appartenait au cirque Roméo, qui fit longtemps la joie des soirées de province. Mais le futur sorcier de Saint-Christophe manqua un soir le trapèze vers lequel il s'élançait. Et ce fut la chute dans le vide, qui lui valut de se briser la jambe.

Incapable de continuer son métier il dut revenir au village natal, à Bueil. Mais après avoir été funambule, le dur travail de la terre ne lui inspirait guère de courage. D'autant qu'il était né sous une étoile puissante dont l'influence le harcelait, l'obsédait à toute heure, et partout, ne lui laissant qu'une seule idée, qu'un seul désir : assouvir son inextinguible ardeur amoureuse ! Dès lors, il résolut de se procurer au prix du moindre effort les moyens de mener la vie lascive qui, seule, le tentait.

Et c'est alors que, spéculant sur l'obscurantisme de quelques braves rustres des alentours, il entra sans vergogne dans la carrière de sorcier...

Les premières victimes du prétendu « jeteur de sorts » furent les poules et les veaux. Soudain, l'une de celles-là se prenait à tourner en rond, comme frappée d'un mal diabolique, puis se renversait sur le flanc, toute raide, tuée par l'hémorragie cérébrale. Comme par hasard, Serpin était toujours présent à ce moment-là. C'était même lui qui, cachant prestement l'épingle avec laquelle il avait piqué le cerveau des malheureuses bêtes, appelait les fermières pour leur montrer le spectacle qu'il venait de voir en passant par là. Il faisait de même lorsque les veaux, auxquels il avait administré une dose massive de quinine, commençaient à en ressentir l'effet.

— Mais alors, Serpin, s'inquiétaient les naïfs paysans, toutes nos bêtes vont y passer ?

— Oui, si vous ne déposez la victime, cette nuit même, à l'ouest de votre champ, sous l'arbre que je

vais de ce pas marquer d'une croix et auquel je retournerai à minuit pour mes exorcismes.

Les rustres exécutaient fidèlement et secrètement la parole fatidique ; ce qui permettait à Serpin d'assurer aisément son ravitaillement !

Pour se procurer de l'argent, il usait d'un stratagème plus burlesque. Les bonnes gens des fermes isolées entendaient soudain retentir un coup de fusil, en pleine nuit. Ils mettaient le nez dans l'entre-bâillement des volets. Ils apercevaient alors, à leur grand effroi, un fantôme couvert d'un linceul, qui exhalait une sorte de plainte bestiale, puis disparaissait à pas lents.

Le lendemain, Serpin ne manquait pas de venir se promener du côté de la ferme hantée, s'enquérant obligeamment des nouvelles des occupants. On lui racontait l'épouvantable apparition. Il proposait ses exorcismes. Et, c'est ainsi que pour cinq cents ou mille francs on était débarrassé du fantôme.

Mais, celui-ci cessa définitivement de terroriser les parages quand, s'encourageant l'un l'autre, les jeunes gens de Bueil, eurent appliqué au spectre nocturne une bastonnade plus efficace que les exorcismes de Serpin.

Il trouva pourtant d'autres dupes. On n'est pas près, notamment, d'oublier l'infortune d'un gars du pays, victime, lui aussi, du « jeteur de sort », comme le furent tant d'autres bêtes à cornes ! La femme de ce jeune paysan était d'une ardente nature, contrairement à son compagnon. Elle éprouvait fréquemment des crises de « vague à l'âme », que le mari défaillant interprétait comme l'effet de quelque influence occulte. Il en parla donc à Serpin, qui vint un soir, à l'heure où les époux venaient de se coucher. Il fit étendre la jeune femme, dans le costume originel, sur la table de la salle à manger, non sans ménager le désagrément du mari, en plaçant sa casquette sur la dame, en guise de feuille de vigne.

— Alors ? fit celui-là qui, pendant toute la durée de l'examen, suait à grosses gouttes encore qu'il ne fût vêtu que de sa chemise de nuit...

— Eh bien ! répartit Serpin. Ta femme est ensorcelée, pauvre vieux ! Et il va falloir que tu contribues à conjurer le sort. Pour ça, il faut que tu ailles chercher dans ta cave de Galuneau...

— De Galuneau ? Mais c'est à deux kilomètres ?

— Il faut, te dis-je, que tu ailles chercher une bouteille de ton meilleur vin blanc, pour l'offrir au diable par le canal de mon gosier. Vas-y tout de suite, tel que tu es, c'est-à-dire pieds-nus et en liquette. Et prends bien soin, surtout, de tenir les bras étendus, en répétant jusqu'au bout du parcours : « Saint-Joseph, priez le Saint-Esprit de venir en aide à ma femme ! »

Cette « énorme » farce fut jouée avec le plus grand sérieux par les trois héros de l'histoire. Et le mari berné fut d'ailleurs le premier à la raconter à la ronde, en louant la prodigieuse puissance du sorcier qui avait soulagé son épouse.

Quand Serpin vint s'installer à Saint-Christophe, à neuf kilomètres de Bueil, sa réputation de sorcier l'y suivit. Elle lui valut de réussir une escroquerie particulièrement mémorable dont fut victime la bonne vieille maman Rousseau, qui nous conta elle-même sa déconvenue.

Serpin n'eut point de peine à la persuader, à son tour, qu'elle était ensorcelée, de même que tous les billets de banque qu'elle avait touchés de ses doigts. Ainsi, chaque fois qu'on remettait une coupure de cent, cinq cents ou mille francs, à la bonne vieille, elle n'avait rien de plus pressé que d'aller la porter au sorcier, qui bien entendu la faisait disparaître dans sa poche pour que le diable vint l'y prendre ! Et voilà comment les quarante mille francs du pécule de Mme Rousseau ne sont plus pour elle qu'un souvenir...

Mme Haudailler, l'épicière, de même que d'innombrables autres dupes, contribuèrent également à fournir au sorcier des subsides faciles.

Mais, il y eut des faits plus graves dans la néfaste carrière de Serpin.

Encore qu'il fût marié et père de onze enfants, dont le nombre lui avait valu, il y a cinq ans, le prix Cognac, ainsi qu'une « récompense » de la Ligue des familles nombreuses, il avait pour favorite une impétueuse mère de famille, qui est d'ailleurs devenue sa concubine depuis que la malheureuse Mme Serpin a rendu l'âme, en 1931. Cette épouse suppléante, Marie Lefèvre avait pour mari un honorable cultivateur. Elle avait également un fils qui, devenu jeune homme, est un parfait employé de banque. Mais, comme Serpin, Marie Lefèvre était l'esclave de la tyrannie des sens. Elle et lui ne souhaitaient donc que de se délivrer de leurs liens conjugaux pour s'accoupler sans entraves. Serpin inventa, dans ce but, une tisane qui pendant de longs mois fut administrée, chaque soir, à l'époux et au fils de la maîtresse du sorcier. C'est ainsi que Marie fut libre, car son époux perdit la raison tandis que son jeune enfant, affaibli de jour en jour par les effets du mystérieux breuvage, dû être hospitalisé à Tours.

Toutefois, malgré l'ardeur de Marie, malgré les victorieux attentats commis aux champs contre les paysannes sur lesquels, selon le mot de l'une d'elles, Serpin se jetait « comme un chien sur un morceau de viande », le sorcier de Saint-Christophe restait encore inassouvi. C'est ce qui l'entraîna à commettre les plus immondes de ses forfaits. Car il avait cinq filles dont quatre furent dès l'âge de douze ans initiées par lui à l'amour...

Mais s'il eut pour elle la criminelle tendresse de

Loth, il leur administra par surcroît, les soins de Malthus...

Ce fut d'ailleurs ce qui voua à sa juste perte le sorcier dénaturé.

Les gendarmes de Neuillé-Pont-Pierre, eurent vent, en effet, des criminelles pratiques de Serpin. Ils menèrent une patiente enquête auprès des témoins réticents, auprès des filles perverses par leur père. Celles-ci nièrent obstinément. Mais Hélène, qui était visiblement enceinte le mois dernier, ne put, cette fois, échapper à la perspicacité des gendarmes, quand il lui demandèrent l'autre jour :

— Où est l'enfant ?  
Elle se tût tout d'abord. On la harcela de questions. Elle avoua son avortement et ceux de ses trois sœurs. Et voilà comment la maréchassée put mettre un terme à la carrière de Serpin, le burlesque sorcier du pays de Rabelais...

Noël PRICOT.

## SORCIERS D'ANJOU ET DE TOURAINE

COMME en Basse-Bretagne, où le *pitwaër* remplit parfois le rôle de sorcier, comme à Ouessant, où l'on évoque le *Cavalier de la mer*, comme au pays de Languedoc où les « albigeois » guérissent ou tuent par l'intercession de la *Vierge aux yeux de faïence*, en Anjou et en Touraine, les rapports du sorcier et du paysan sont ceux du cheval et du cavalier ; et c'est toujours le paysan qui fait le cheval.

Depuis longtemps les sorciers, rebouteux, guérisseurs, envoûteurs, jeteurs de sorts de la campagne angevine ont

**Serpin fut arrêté dans sa maisonnette et transféré à Tours, pour y subir l'interrogatoire du juge d'instruction.**



reçu le nom de *démons* ; on prononce *deumons*. Et le sorcier a, lui aussi, son vocabulaire : il n'appellera jamais sa victime un paysan, mais un *campagnard*.

La condition sociale des sorciers d'Anjou et de Touraine est également plus élevée que celle de leurs compères des autres provinces. Ici, aucun trimardeur ne se hasarde à faire concurrence aux *jeteur de sort*. Trimardeurs et sorciers suivent le même précepte : *faire suer le campagnard* (le trimardeur, lui, dit obligatoirement : le *camprouseux*). Mais la loi du trimard interdit tout le long de la Loire d'empiéter sur les fonctions du sorcier. Un marché a été conclu de date immémoriale entre ces deux écumeurs de campagnes.

Il serait malséant de présenter les serviteurs avant le maître.

Voici le Diable de l'Anjou, le grand démon qui règne sur les rives de la Loire, entre Tour et Ancenis. Aucune effigie de lui ne se trouve chez les démons et, pourtant, son portrait s'est conservé, si j'ose dire, par tradition orale. J'ai interrogé plus de cent sorciers dans la région ; tous, après avoir hésité, m'ont tracé sur le sable l'effigie de leur seigneur. Cette effigie était toujours la même : corne au milieu du front, genoux énormes, mains velues. Après m'avoir montré ce portrait, les démons l'effaçaient soigneusement. Ils se refusèrent à me le dessiner sur un papier ou un carton, ne voulant pas que je l'emportasse pour le montrer à d'autres.

Je ne dis pas que tous les démons angevins ou tourangeaux se proclament en quelque sorte prêtres de ce diable

pansu ; il en est même beaucoup qui l'ignorent ; il en est, enfin, qui se réclament, comme dans le Midi, « de Jésus-Christ, de saint Jean ou de la Vierge ». Mais ce que je voudrais que l'on sache, c'est que les sorciers de la Loire forment mieux qu'une confrérie, une sorte de société secrète ; que cette société n'est elle-même qu'une partie de la grande Fraternité mystérieuse des sorciers, devins, jeteurs de sorts et guérisseurs français. En plein vingtième siècle, cette puissance occulte fait suer le campagnard plus que la conscription ou l'impôt ; et sa grande force est d'être inconnue ou méconnue par les gens des villes. Les « villanous » ne voient pas clair et ce sont eux pourtant qui nous gouvernent, dit un proverbe de la Route.

Tous les deux ou trois ans, un démon se met en route pour une longue randonnée, remonte la Loire et la redescend, entre dans plus d'une ferme et demande à voir le dernier-né. Bien entendu, il ne s'adresse qu'aux fermiers ayant recours au sorcier ; mais leur nombre n'est pas mince et le démon rend plusieurs centaines de visites.

Sur le corps de l'enfant, le démon se penche et scrute avidement sur le visage la prédestination possible.

— Est-il le treizième enfant ?

— Est-il né le jour d'une grande fête religieuse ?

— Est-il jumeau d'un mort ?

Si l'enfant est né sous un des signes, le sorcier prend son nom ; quinze ou vingt ans plus tard, prétend-il, cet enfant sera un démon à son tour.

S'il est réellement prédestiné de façon toute particulière, il peut espérer guérir. Mais aucun guérisseur ne saurait exercer son art en tout temps et pour tout venant. Il doit guérir par simple apposition des mains, mais seulement aux dates et pour les maladies suivantes : *Vendredi Saint*, affections de la peau, eczéma infantile ; *Pâques*, ulcères internes, cancer ; *Pentecôte*, plaies des jambes et du thorax ; *Noël*, maladies nerveuses.

A aucun prix le guérisseur des hommes ne devra toucher le bétail. (Celui-ci est réservé aux guérisseurs, si l'on ose dire, de seconde zone.) Il devra garder les mains pures et, en premier lieu des commandements à suivre à la lettre, il lui faudra respecter celui-ci : ne jamais s'attarder à caresser sa femme. Car les femmes sont impures. Commandement qui n'est pas d'ailleurs observé rigoureusement, tant s'en faut !

L'initiation des envoûteurs et jeteurs de sorts est aussi longue, mais nécessite moins de signes évidents. Généralement, le sorcier de village cumule : il guérit et tue.

### Un roi de village

Il me fut possible d'assister un soir aux consultations d'un de ces grands guérisseurs mystiques de l'Anjou. Je dis guérisseur et non rebouteux, la confusion s'établissant trop souvent entre ces deux termes.

Sa ferme était toute semblable aux autres, à dix kilomètres environ d'Angers. Elle ne devait pas rapporter grand-chose à son propriétaire ; il est vrai que tout l'argent s'y gagnait la nuit.

La salle où se tenaient les « consultations » était étroite, mal éclairée. Le sorcier avait la soixantaine et paraissait être un bon bougre de guérisseur, gras et souriant — « une rondeur », comme on dit au théâtre.

— J'étais valet, me confia-t-il, et je louais mes bras à cent francs l'année, les sabots et le cotillon. Je ne savais même pas lire... et puis, un jour, on s'est aperçu que j'avais le pouvoir de *toucher*. C'est ainsi que j'ai fait un beau mariage et que je me suis mis à mon compte.

Une boule de graisse ; un corps difforme surmonté d'une face ronde et rouge avec des yeux tour à tour craintifs ou stupidement fixés sur quelque objet brillant : la femme du sorcier se montra. A demi impotente, elle marchait en s'appuyant sur deux chaises, en faisant le moins de bruit possible. C'était la fille du patron qu'il avait séduite du jour où on s'est aperçu de son pouvoir surnaturel... Après trente-cinq ans, elle tremblait encore devant lui...

Lui, mi-sceptique, mi-credule en ses propres diableries, il se félicitait d'avoir conquis la fille, la maison, l'argent, la crainte de ses semblables à trois lieues à la ronde ; en somme, il avait la bonne vie. Il sourit et se versa double ration de Calvados.

Il espérait — en ce pays, comme en Bretagne, attendre se dit espérer — deux visites ce soir. A la première, annoncée par un aboiement du chien, le sorcier nous per-

mit de nous cacher dans la pièce voisine pour tout entendre ; mais défense absolue de se montrer.

C'était une pauvre voix de femme, que l'on devinait jeune encore, mais déjà cassée, malade, pitoyable.

— Il ne mange plus... Il dort tout le temps et les yeux ouverts... Il s'amaigrit de jour en jour, regardez. Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Bien sûr, il ne pourra jamais travailler comme nous...

Je vis par la serrure un gamin de quatorze ans, tout pâle, avec des jambes comme des allumettes, serré contre sa mère.

Le sorcier lui fit boire en silence un peu d'eau de son puits, mais il se refusa à le *toucher*.

— Vous savez, dit-il, que je ne touche qu'aux grandes fêtes.

Et il s'absorba dans ses réflexions. Enfin :

— Vous n'en ferez jamais un paysan, dit-il. Il a son certificat ? Il apprend bien ? Envoyez-le à Angers et faites-en un prêtre.

Peu à peu, la femme étouffa ses sanglots.

— C'est vrai, dit-elle, c'est bien vrai, puisqu'il n'est pas assez fort pour le reste, il entrera dans les églises, il deviendra quelqu'un de bien...

Et elle partit après avoir payé la consultation, avec le gosse à ses trousses. Il suçait son doigt d'un air stupide, il semblait n'avoir rien compris à ce qui venait de se passer.

La seconde visite annoncée et quelques autres imprévues se succédèrent dans la salle voisine. On entendit vaguement une femme qui pleurait sur son nez rouge et voulait... un homme qui ne pouvait plus tendre le bras ; une femme encore dont le mari, comme l'enfant de tout à l'heure, dormait tout le temps et ne gagnait plus un sou...

... Toute cette humanité crédule et souffrante défila devant le démon du pays angevin. A tous il fit boire l'eau de son puits, à tous il donna des paroles d'espoir et de tous il reçut de l'argent.

Enfin, nous le vîmes réapparaître, ses consultations terminées. Son rôle mystique devait être également achevé, car il sombra tout de suite dans les turpitudes les plus matérielles. Il but, il chanta, il conta des gaudrioles, nous

donna de grandes tapes sur l'épaule et eut le front de s'écrier :

— C'est un bon pays que le pays qui me donne à boire et à manger !

Soudain, la porte s'ouvrit et une fille de seize ou dix-huit ans entra. A peine nous salua-t-elle. Immobile, elle se tint un long moment appuyée contre le mur, les bras ballants. Un fichu de couleur indécise couvrait ses seins ; sa peau me parut blanche et délicate ; elle était dépeignée et un flot de cheveux noirs tombait sur ses épaules.

— Hé, s'écria le sorcier, voilà l'heure où les cousins qui m'aiment me feront la grâce de me laisser seul.

En vérité, cet homme était un curieux mélange de spiritualité et de bassesse, d'élans mystiques et d'appétits sensuels. Mes compagnons se levèrent et je les imitai. Je partis le dernier ; j'eus le temps d'entrevoir la fille commencer à se déshabiller dans les bras du sorcier. La face de l'homme était congestionnée et son large sourire découvrait ses dents jaunies par le tabac.

### Mort d'un sorcier

Peu de temps après, j'appris la mort d'un des plus célèbres démons de l'Anjou, Alfred Jably. Et cette étonnante nouvelle parcourut en quelques heures le monde des sorciers angevins et y sema la consternation ; c'est un paysan qui l'a tué. J'imagine que tous les démons s'écrièrent d'une même voix, en levant les bras au ciel : « Où allons-nous ? »

Un de mes amis apprenant la chose eut ce mot : « Cela devait arriver. Jacques Bonhomme s'est fâché, le cheval a rué et a jeté son cavalier dans la poussière. »

Depuis dix ans, Jably terrorisait la région saumuroise. C'est lui qui « faisait périr le bétail et semait la maladie sur les gens ». De tous côtés, on venait le supplier d'arrêter ses maléfices, on le payait, on l'entretenait pour s'assurer de sa bienveillance. Un des fermiers du village de Saint-Lambert des Levées était particulièrement en butte à ses sorcelleries : le fermier Tenneguïn. Le bétail crevait dans son étable, sa récolte séchait sur pied. J'ajoute que Tenneguïn était un brave homme — et un homme simple.

Je cite cette histoire tout au long pour montrer quel

Comme Serpin, les sorciers d'Anjou et de Touraine vivent généralement dans des maisons isolées, en rase campagne, loin des indiscretions.



Parfois la peur hante les villages et tous les "Campagnards" ne sont pas aussi incroyables que M<sup>me</sup> Rousseau qui témoigna lors de l'arrestation de Serpin.



empire les démons ont sur les campagnards et jusqu'à quelles brimades ils peuvent aller.

Tenneguïn tempêta, menaça et supplia Jably tour à tour. Finalement, il décida de mettre un terme à cette vie intenable.

Il alla trouver le sorcier :

— Cesse de m'envoyer le diable et je te donnerai ce que tu voudras.

Jably réfléchit longuement ; enfin :

— Voilà, dit-il, prends ma fille dans ta maison et je te rendrai le sort favorable.

Deux jours plus tard, une carriole s'arrêtait devant la ferme Tenneguïn. Les voisins en virent descendre une fille brune d'une vingtaine d'années, taciturne, son baluchon sous le bras.

C'était Angela, la fille du sorcier. Jolie fille ! dit un gars, en la voyant entrer chez Tenneguïn.

Elle y apportait la guerre, la ruine, le désespoir.

Aux dimanches, les gars vont « à la danse » au bistrot du village. Accordéon et piano mécanique. Les gars vont chercher les filles chez leur mère — on rentrera à minuit, sûr ! — Et l'un d'eux, chez Tenneguïn :

— Mademoiselle Angela — elle était traitée avec une sorte de respect, comme une fille des villes — Mademoiselle Angela, voulez-vous venir au bal avec moi ?

— Non, répondit sèchement la fille. Allez-vous-en.

Au bout de quinze jours, on dit : « Elle ne sort pas de chez les Tenneguïn. Elle ne parle à personne. Les gars n'essaient même plus de la fréquenter. Seul le valet d'une ferme voisine ose lui parler de temps en temps. »

— Mademoiselle Angela, il ne faut pas battre comme ça les petits enfants à Tenneguïn. Ils sont tout petits, ils ne peuvent pas se défendre.

— Mauvaise graine. Ils doivent m'obéir...

— Mademoiselle Angela, il ne faut pas non plus battre et rudoyer la femme de Tenneguïn. Vous voyez bien qu'elle n'ose pas vous répondre...

— Je fais ce que je veux.

Le gars n'insista plus. A présent, chaque jour, la famille Tenneguïn toute entière criait de douleur et de rancune sous la férule de la fille du démon. Elle terrorisait le père, la mère, les enfants, surtout les enfants.

— Je suis la fille de mon père, moi !

Tenneguïn alla trouver Jably.

— Reprends ta fille. Elle nous rendra fous. Elle est maîtresse à la maison. Elle ne rit jamais et toujours elle apporte la tempête...

Jably donna du poing sur la table :

— Tu accepteras ma fille, et moi, et tout. Et si je veux, j'irai vivre chez toi et tu me nourriras à ne rien faire. Et Angela, je ne veux pas qu'elle travaille chez toi. Va lui acheter une robe neuve et des souliers à Saumur. Et qu'elle soit chez toi comme une dame. Sinon tes bêtes crèvent et ton pailler brûle. Dis-moi, crois-tu que je ne sais pas où tombe la foudre avant même que l'orage soit venu ?

Tenneguïn se rendit à Saumur et il acheta les souliers et la robe neuve. Puis il dit à sa femme en soupirant :

— Nous travaillerons double tous deux, nous avons deux bouches de plus à nourrir.

Déjà Jably avait élu sa chambre, la plus belle de la maison. Parfois, pour s'amuser un brin, il s'accoudait à la haie de la ferme de Jably et il regardait son campagnard travailler pour lui en fumant sa pipe.

Brusquement le drame éclata. Angela avait-elle eu la main plus lourde que de coutume ? Un des enfants de Tenneguïn courut trouver son père au champ ; son visage était ensanglanté :

— La fille a voulu me tuer !

Tenneguïn demeura un long moment immobile. Puis il courut d'une traite chez Jably et lui cria :

— C'en est fini, je ne veux ni de toi ni de ta fille. Ton Angela quittera ma maison aujourd'hui même.

C'était le premier pas vers la libération. Deux heures plus tard, Jably se présentait à la porte du fermier. Droit, solidement planté sur la terre dure, les poings aux hanches, il lança d'une voix forte :

— Tenneguïn, ouvre-nous, ou je t'enverrai deux sorts qui ne te pardonneront pas.

Tenneguïn entra ouvrit la porte, Jably eut le temps d'apercevoir un canon de fusil et tomba foudroyé.

Le lendemain, le campagnard n'était plus au champ, il goûtait dans sa prison ses premiers instants de repos. Sa femme et ses enfants s'en allèrent vivre chez des parents. Jably eut de misérables funérailles.

Et Angela ? Partie... Nul ne sait où — dans ce vaste monde — peut-être tout près d'ici, chez un autre fermier crédule, la fille du sorcier, la « fille à son père » avec ses yeux fous, ses longs cheveux noirs et sa haine.

### La procession aux démons

Les démons d'Anjou haïssent parfois les villageois crédules, leurs victimes.

C'est la haine que je lisais dans les yeux de la vieille C..., une sorcière de soixante-dix ans, toute menue, toute chétive quand elle recevait les paysans sous le coup de minuit, dans la cour de sa maison.

La nuit était fraîche car il avait plu tout le jour et je tremblais de froid, adossé à un hangar.

Enfin, les paysans arrivèrent. Ils se plaignirent de perdre leurs bêtes.

La vieille s'affaira. Elle fit venir une charrette de maraîchers — ce que je rapporte, je l'ai vu, de mes yeux vu — une charrette à deux roues et elle ordonna aux paysans de se mettre l'un après l'autre dans les brancards. Ils obéirent et la sorcière leur ordonna de processionner ainsi autour de la maison.

Ensuite, elle dit :

— Mordez !

Aussitôt, les paysans mordirent les brancards. On n'oublie pas un tel spectacle. Ils mordaient, les uns avec une fièvre de possédés, les autres avec méthode et tout tranquillément.

— Assez, commanda la vieille.

Elle compta alors les morsures sur le bois. Pour finir, elle se tourna vers les paysans et leur dit :

— Allez en paix, le mal est écarté. A chacune de vos morsures un démon vous a quitté.

Et cette étrange cérémonie se termina par une prière.

Le lendemain, le village avait repris son aspect normal et rien ne rappelait la procession qui s'y était déroulée à minuit.

### Le solitaire

Aux environs d'un hameau perdu dans la campagne angevine vivait, l'an passé — on m'affirme qu'il est mort il y a quelques mois — un démon habitant une masure avec sa fille, dans une solitude à peu près complète. Il est curieux de noter que les filles des sorciers restent au logis pour seconder leur père, alors que les garçons « s'établissent à leur compte » ou, abandonnant la sorcellerie, s'en vont travailler honnêtement dans les villes.

Ce démon guérissait de temps à autre, mais était surtout envoûteur et jeteur de sorts.

Il n'était jamais allé à la ville — il vivait absolument

replié sur lui-même. Il n'avait, et pour cause, jamais touché un journal de sa vie et ne connaissait pas d'autre horizon que celui de la campagne rase, avoisinant sa chaumière.

Depuis trois ans, il ne quittait plus son fauteuil, les sorts ne l'avaient pas préservé de la paralysie. Là, il recevait le campagnard, il l'écoutait, les yeux mi-clos, et lui donnait finalement un objet de sorcellerie, une poupée d'envoûtement. Il cachait une centaine de ces poupées dans un coin de sa cheminée. Il n'y avait plus guère de vivant en lui que ses yeux. Il était même presque complètement sourd, mais peu lui importait.

— Il me suffit de voir le campagnard, me dit-il, pour comprendre ce qu'il vient me demander.

Je lui parlai de sa famille, il me dit que sa femme — sa vieille — était morte quatre ans auparavant et qu'il avait eu l'intention de l'enterrer dans son propre champ. Mais le curé s'y était opposé et la vieille reposait en terre sainte.

La fille du vieux était là — une fille de vingt-cinq ans environ, sans cheveux et sans beauté — et je remarquai la muette mais profonde affection que ces deux êtres se témoignaient. Quand elle se fut un peu éloignée :

— Vous l'aimez bien, n'est-ce pas ? demandai-je au vieux.

— J'aime mon sang, répondit-il, farouche.

Ce soir-là deux paysannes se présentèrent tout d'abord, et toutes deux se plaignirent pareillement du dédain de leur amant ou de leur fiancé. Les garçons étaient au service militaire ; le vieux, en tout état de cause, remit aux suppliantes une petite fiole pleine d'un liquide jaunâtre. Une des deux femmes, les yeux pudiquement baissés, voulait savoir si... enfin, jusqu'à quel âge l'élu de

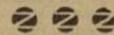
son cœur pourrait... Le vieux rit silencieusement et prononça des paroles magiques destinées à conserver intacte jusqu'à soixante ans et plus la vigueur amoureuse du fiancé.

A mon grand étonnement, une troisième cliente se présenta ; totalement différente des deux autres, c'était une jeune femme de la ville (peut-être une grisette de Saumur) qui demandait au sorcier un talisman pour retenir près d'elle son bel officier de l'école de cavalerie.

Le vieux lui donna ce qu'elle lui demandait mais, alors qu'elle se disposait à le payer, il exigea d'elle un cadeau bizarre : ses bas de soie. Étonnée, elle refusa d'abord, mais finit par se laisser convaincre, ôta ses bas et repartit jambes nues vers la ville dans sa petite voiture.

La fille du vieux rentra. Son père lui donna les bas de soie en souriant. Longtemps, comme une sauvageonne examinant un débris de naufrage, elle les contempla, puis elle gagna ses jambes nues et alla se blottir contre son père.

Le lendemain, la rumeur publique ne fit qu'affirmer mon opinion : le sorcier solitaire prenait son plaisir avec sa fille. C'est ainsi, disait-il, qu'il lui transmettait son pouvoir. « J'aime mon sang. »



« La loi n'est pas pour nous. La loi est pour le campagnard. Pour le campagnard le travail et la peine. Le campagnard ne voit pas le Seigneur en face. »

La maréchaussée brisera-t-elle l'orgueil des démons d'Anjou et de Touraine ? Ou, verrons-nous quelques Tenneguïn se lever un jour contre leurs tyrannaux, leur fusil de chasse au poing ?

Morvan LEBESQUE.

Reportage photographique « Détective ». Marcel CARRIERE.

# UN COUP D'ŒIL SUR...

# 1937

**D**ES ajustements laborieux, des compromis âprement débattus, quelques heurts politiques, puis une perspective plus paisible. Deux alertes soudaines et sérieusement fondées, mais suivies de détente; diverses périodes d'intense reprise économique, entrecoupées de moments régressifs, enfin, à l'automne, l'heureux aboutissement d'efforts effectués en vue de résoudre les difficultés matérielles, sociales et extérieures caractéristiques des années passées.

Telles sont les lignes saillantes de l'année qui commence.

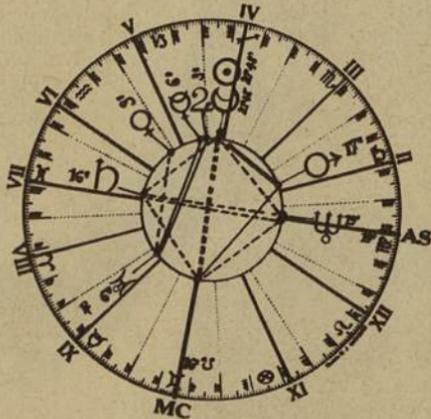
Transition entre une ère troublée (sur quoi elle marquera de substantielles améliorations) et une demi-décade de vie redevenue normale, 1937 s'achèvera harmonieusement.

**La Guerre.** — Moins de dix ans après le 11 novembre 1918, jour de délivrance, de nouvelles menaces affligeaient déjà les esprits. Depuis, que de fois ai-je entendu poser, dans les cercles d'études où l'on s'occupe d'astrologie, la question angoissante : sommes-nous à la veille d'un nouveau conflit ? En dépit des éléments psychologiques et matériels, parfois menaçants, d'où s'inspiraient les craintes, la réponse des astrologues a toujours été formellement négative. Actuellement encore, nous pouvons dire aux Français : il n'y aura pas de guerre sur notre territoire en 1937. Par deux fois, au printemps d'abord, en automne ensuite, de chaudes alertes impressionneront le public. La seconde en particulier, semblera annonciatrice d'inéluctables fatalités. Or, les conflits redoutés seront évités.

Tant que la planète mars poursuivra sa course, les antagonismes humains ne désarmeront point. La guerre, jusqu'ici, ne fait trêve sous une latitude que pour rallumer sous une autre ses monstrueux incendies. Eh bien ! présentement, mars regarde l'orient ou plus exactement l'extrême-orient. Voyez la marche inlassable du fléau. Il a cessé ici pour se transporter dans la zone Russo-polonaise, en Syrie, en Afrique, au Grand Chaco, en Chine, en Abyssinie, en Espagne. Son périple semble aujourd'hui s'acheminer vers une large zone dont Tokio sera le lieu politique sinon géométrique. C'est dans le thème (1) dressé pour cette dernière ville que les configurations de 1937 prennent l'aspect le plus inquiétant : mars y est dirigé au carré du soleil, l'ascendant à l'opposition d'uranus et le soleil au carré de la lune.

Selon nous, c'est vers ces lointaines régions que se polariseront certaines avidités : La crainte d'une cuisante riposte les contiendra, en Europe, au sein de leurs frontières.

**La Paix sociale.** — Au cours de 1936 le conflit des masses prolétariennes et des bénéficiaires d'un vieil ordre social conditionné par le sacrifice du sort des uns aux privilèges des autres, s'est transmué des



Le ciel de Paris vu au moment exact de la lunaison de décembre 1936.

latences où il couvait, pour passer à l'initiative agissante. Tous les astrologues ont observé la coïncidence du mouvement de revendications qui s'est déclenché en juin avec la situation réciproquement hostile des planètes lourdes : saturne, uranus, neptune, jupiter et mars.

Un trigone en formation entre uranus et neptune augure dès maintenant de temps nouveaux où, grâce à de profondes réformes qui s'effectueront sans qu'il soit question de guerre civile (mais non sans heurts), les rapports du capital et du travail se trouveront basés sur un standard assez amélioré pour qu'une longue période d'apaisement s'ensuive.

La principale série des heurts en question est à la veille de se produire. Dès janvier 1937, nous assisterons à des mouvements très ardents. Le 16 janvier, mars passe à l'opposition d'uranus; le 18, saturne atteint l'opposition exacte de neptune; le 21, vénus y parvient, puis se conjoint à Saturne le 23. Je suis incliné à admettre que les éventualités en question se déclencheront avant le 16, car l'action d'un transit se réalise presque toujours pendant qu'il est en formation.

Des satisfactions à la fois économiques et politiques accordées aux ayants-droit justifieront une quiétude qui durera jusqu'en mars. Les résistances subsisteront encore, il est vrai, environ deux mois; mais, peu à peu, plusieurs bastions essentiels de l'intransigeance des opposants ayant cédé, la seconde moitié de l'année s'inaugurera dans une atmosphère rassérénée.

L'ère de calme s'ouvrira à partir d'octobre.

**La crise.** — Une amélioration, un achèvement vers l'équilibre économique s'inscrivent depuis plusieurs mois sur les courbes mondiales. Favorisés, par rapport à la plupart des autres pays, à l'époque culminante de la crise, nous le serons moins en ce qui concerne cette « reprise » vers

quoi, tous, nous aspirons. En effet, au cours de 1937, alors que plusieurs grandes nations — notamment l'Angleterre — dépasseront allégrement un niveau simplement satisfaisant et atteindront la surabondance, nous ne les suivrons que d'assez loin. En France, l'activité industrielle et commerciale, l'exportation, le tourisme, prendront, à diverses reprises, un certain essor promptement suivi d'une période de retour au marasme. Ainsi, le graphique de ces bonds et de ces reculs successifs, ressemblera à ces diagrammes sur lesquels on note, au chevet d'un malade, les variations de la température. Fort heureusement, la fin de l'année montrera, comparativement au début, une élévation appréciable.

**La Politique.** — Pendant la première quinzaine de juin 1936, les corps sidéraux étaient groupés dans le ciel de manière à former une gigantesque croix. Depuis fin novembre, les influences planétaires évoluent dans un sens défavorable au cabinet actuel. Non seulement il faut s'attendre à des difficultés d'ordre normal, mais à des initiatives venues d'agitateurs dont les manifestations prendront place du 13 janvier au 15 février. Que ces tentatives aboutissent à quelque changement instantané, cela n'apparaît guère possible, mais elles auront un effet caractérisé par la cristallisation, autour de quelques leaders, d'une majorité centre gauche qui ira s'accroissant et donnera lieu à de profondes modifications dans la composition du personnel gouvernemental. Les éléments astrologiques sur lesquels se basent ces pronostics s'associent de telle manière qu'on peut situer à la période 15 mai-15 juin la stabilisation de la nouvelle combinaison politique, laquelle paraît durer ensuite au delà de décembre 1937.

Il faut retenir que les réformes sociales et les impulsions diverses issues du cabinet de juin 1936 se poursuivront plus silencieusement, c'est probable, mais aussi sûrement qu'au cours du dernier semestre: accomplie sous les rayons dissociés de quatre planètes lourdes, leur stabilité est aisément pronosticable.

En octobre se situe un fait astrologique important : Pluton change de signe : il quitte la constellation du Cancer pour entrer dans celle du Lion. Rappelons qu'en juin 1914, l'arrivée de cette planète dans le Cancer coïncida avec l'agitation politique internationale qui devait aboutir au sanglant conflit; le 2 août, Pluton transitait Saturne. Cette fois, le changement de signe s'effectue non plus en conjonction mais en trigone avec Saturne. Or, le signe du Lion symbolise l'autorité, l'in-

flux saturnien exprime la durée, l'aspect trigone est essentiellement équilibrant. Nous en induisons qu'au cours du dernier trimestre 1937, nous entrerons dans une ère fort longue de continuité politique.

**A l'étranger.** — Aucune justification astrologique de fin du conflit espagnol n'apparaît au cours de 1937. Après quelques succès au début de l'année, des alternatives sans grande envergure se produiront jusqu'en juin. A ce moment, nous présumons que Franco, légèrement avantage, cherchera à durer sur les positions acquises. Son activité personnelle paraît d'ailleurs entrer dans une phase menacée et par la maladie et par des attentats.

Après le Japon, c'est la Russie qui donne lieu aux plus inquiétants pronostics. L'horoscope de ce pays, pour 1937, montre en opposition à l'Orient, Mars, carré à ce même point dans la carte générale. Uranus passe également à l'opposition de l'Orient. Ce ne sont pas là des indices de prospérité, de paix intérieure, ni surtout extérieure. Le ciel, vu de Berlin, montre un risque de conflit qui serait déclenché par un allié de l'Allemagne, vers la mi-juin. Il faut ajouter qu'astrologiquement l'unanimité allemande et la personnalité même du führer sont menacés d'antagonismes sérieux au cours de la période juillet-septembre. Deux deuils masculins se produiront au premier plan des personnalités politiques allemandes.

Le nouveau souverain d'Angleterre — positiviste réfléchi — dont l'avènement imprévu fut annoncé en 1933 dans les éphémérides de Raphaël (1) fera plus de besogne que de bruit. Son évaluation clairvoyante des hommes et des choses donnera lieu de sa part à des décisions fort sages qui lui vaudront l'estime générale. Sa grande préoccupation au cours des prochains mois viendra de difficultés coloniales : les seules que connaîtra l'Angleterre en 1937.

Paul-Clément JAGOT.

(1) L'auteur de l'horoscope publié dans ces éphémérides écrivait : « Bien que le duc d'York soit, par nature, ami de l'effacement, les circonstances l'amèneront à occuper une fonction publique de la plus haute importance. »

« BEBE FRIAND »

le bonbon des gourmands.

« BEBE FRIAND »

le bonbon des gourmands.

## SOURIEZ JEUNES

Tout le charme est dans le sourire. La couronne en or vieillit. Un nouveau procédé : la couronne en platine émaillé, plus solide, plus esthétique est appliquée par des médecins spécialistes de la Faculté de Médecine de Paris, au Centre de Céramique Dentaire, 169, rue de Rennes. Litt. 10-00. Consultation gratuite.

## SI VOUS SOUFFREZ DES PIEDS

Consultez le bottier Joseph. (Clinique des pieds sensibles). Chaussures selon votre cas, à partir de 95 fr. et 150 fr. sur mesures. Paris, 12, rue La Boétie (Anj. 15-30). Nice, 5, av. de la Victoire, et à Vichy.

Directeur :

**MARIUS LARIQUE**

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS  
3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)

TÉLÉPHONE : LITTRÉ 46-17  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

1 an 6 mois  
FRANCE ET COLONIES ..... 65. » 35. »  
ÉTRANGER (TARIF A) ..... 85. » 45. »  
ÉTRANGER (TARIF B) ..... 100. » 55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Détection"

La mise en page  
de ce numéro est de  
J.-G. SERUZIER

# Confidences

RUBRIQUE GRATUITE OUVERTE A NOS LECTEURS

Le nombre de ceux et de celles qui se confient à Détective est chaque semaine plus élevé. Nous jugeons ainsi du succès de cette rubrique qui constitue un trait d'union entre nos lecteurs et nous. Dans l'impossibilité d'élargir — pour l'instant du moins — le cadre de ces confidences, nous en insérons davantage en en réduisant le caractère de composition.

« Détective-Bureau » devant l'abondance du courrier, répond en premier lieu aux questions de nos abonnés (qui devront donc, pour exciper de cette qualité, joindre à leur lettre une bande de leur abonnement) et ensuite à celles de nos lecteurs, dans l'ordre même où leurs lettres nous parviennent. Les uns et les autres trouveront au bas de cette page, un Bon pour une confidence gratuite.

**FRANÇOIS M., ABONNÉ.** — Un meurtre récent a été commis à l'aide de chlorure d'éthyle. Puisque ce produit peut causer la mort, comment se fait-il qu'on l'utilise pour endormir les gens avant une opération chirurgicale ?

On l'emploie rarement sans adjonction de chloroforme et d'éther (mélange de Shleich). Normalement dosé — et plus encore si l'inhalation est trop abondante — le chlorure d'éthyle employé seul peut déterminer une contracture du pharynx et des masticateurs, immédiatement suivie de suffocation. D'autre part, s'ils sont administrés à jeun, comme c'est la règle en chirurgie, les anesthésiques sont généralement bien tolérés, mais ils donnent lieu à des troubles congestifs violents sur un sujet dont la poche gastrique est en travail.

**Mme E. ARTMANN, ABONNÉE.** — Peut-on réellement améliorer sa mémoire ? Comment ?

Sans aucun doute. D'abord en régularisant les facultés et fonctions dont elle dépend, savoir :

a) L'amplitude respiratoire, indispensable à l'acuité et à la durée de l'effort attentif nécessaire pour enregistrer ce que l'on veut retenir.  
b) La nutrition de la cellule nerveuse, support matériel des images-souvenirs. Une cellule nerveuse dont l'équilibre chimique est optimum assure la conservation des notions enregistrées.

c) La circulation du sang, car l'irrigation cérébrale a un étroit rapport avec la facilité du rappel.

Ensuite par l'exercice, par l'entraînement donné dans les enseignements spécialement composés en vue de rééduquer la mémoire. Ces exercices ont pour objet primordial l'organisation des associations d'idées.

**ELIZABETH C., ABONNÉE.** — Je sais que je vais être demandée en mariage par un jeune homme dont mes parents connaissent depuis longtemps la famille. J'aimerais bien me marier, mais, sans pouvoir préciser d'où cela vient, je ressens comme un malaise en présence du jeune homme en question et si je dis oui, ce sera presque à contre-cœur.

Nous vous engageons à gagner du temps et à essayer de préciser la cause de cette curieuse impression. Envoyez au service « Confidences » une lettre écrite par l'intéressé. Nous la soumettrons au graphologue attaché à « Détective-Bureau » et nous vous donnerons un avis objectif.

**EMILE P., ABONNÉ, A PARIS.** — Pouvez-vous m'indiquer un aphrodisiaque inoffensif et efficace ?

Tous les dérivés officinaux du phosphore constituent de bons toniques génésiques. On n'a que l'embarras du choix : lécithine, nucléinate de soude, acide phosphorique, phytine, névroséthine, etc... L'inocuité de ces produits permet leur délivrance sans ordonnance. Il convient cependant d'éviter les doses massives qui intoxiqueraient et l'accoutumance. Culture physique, hydrothérapie, frictions, sommeil régulier et alimentation rationnelle donnent des résultats moins fugaces... et moins onéreux.

**A. T., 40, ABONNÉE.** Je suis née le 17 mars 1895 à 7 heures du matin. De quelles étoiles procède mon destin ?

Quand vous êtes née, Vénus passait à l'Orient en sextile à Jupiter et en trigone avec la Lune. De là l'extrême délicatesse de votre sensibilité et les dispositions très humaines, très bienveillantes de votre nature. Les positions du Soleil (dans les poissons) et de la Lune dans le Sagittaire, expliquent votre goût de l'indépendance, votre propension à vous dégager de toute influence pour penser et agir. Votre plus grande chance réside dans votre supériorité intellectuelle, dans vos aptitudes organisatrices très remarquables et dans la possibilité qui vous a été départie de vous adapter habilement à tout et d'harmoniser les mauvais jours à force d'ingéniosité. Socialement parlant, avec Uranus et Saturne dans la septième maison, votre sort comporte maintes hostilités : financières, matrimoniales et pathologiques. Cependant, vous durez, harmonieusement, grâce à votre jugement et à votre volonté qui vous permettent de faire face à

l'orage. Si l'heure donnée est exacte, Jupiter sera avantageusement situé vis-à-vis de votre carte natale du 20 janvier à fin mars. Choisissez donc : soit le 20 janvier, soit le 15 février, soit le 14 mars.

**L'ANCRE.** — Est-ce que vous pourriez, un jour, donner la façon de faire un horoscope ?

Un horoscope consiste en une représentation graphique des positions planétaires vues, à un moment donné (heure natale), du point de la terre où s'est effectuée la naissance. Voyez dans le n° 425 de *Détective*, page 6, la reproduction d'une carte horoscopique. Etant donné la complexité des éléments d'une telle carte, la manière de les calculer, puis de les représenter, nécessite d'assez longues explications que vous trouverez dans maints ouvrages spéciaux.

**UNE HAUTMontoise.** — Née le 21 novembre 1910, à 16 h. 30, à Hautmont, je voudrais savoir de quelles étoiles dépend ma destinée ?

Pour le moment, et jusqu'à juillet 1938, l'influence très favorable de la lune passant successivement aux trigones de Jupiter, Mars, Vénus, le Soleil et Mercure de votre carte natale, prédomine sur tous les éléments de votre destin. Ensuite entreront en jeu les effets de deux oppositions très graves (Jupiter-Saturne et Uranus-Neptune). Il s'ensuivra de profondes modifications dans votre vie. Soyez circonspecte, car tout est en cause : stabilité matérielle, entourage, santé personnelle, etc... Vous avez, heureusement, un organisme robuste, et une assurance, une confiance en vous qui vous seront fort utiles entre août 1938 et mai 1944.

**Mme A. H., A AMIENS.** — Ma petite-fille, âgée de huit ans, fait mon désespoir par sa conduite qui semble très mal augurer de l'avenir. Elle refuse d'obéir, de travailler à l'école. Elle répond à toute observation par des paroles méchantes. Parfois, elle se sauve plusieurs heures. J'ai découvert aussi qu'elle était vicieuse.

A l'origine des tendances indisciplinées et fantasques de votre enfant, il y a du malaise organique, de l'éréthisme nerveux. La première étape de sa rééducation consisterait, selon nous, à l'envoyer chaque jour au gymnase, et à régler son alimentation de telle manière que tous les aliments aient effet trépidant en soient rigoureusement proscrits. L'exercice, une large oxygénation et un régime rafraîchissant, modifieront son état humoral, lequel retentira sur ses dispositions émotives et imaginatives. Après quelques semaines de ce traitement, essayez la suggestion douce, donnée à demi-voix, le soir, au moment où, couchée, l'enfant, somnolente, va s'endormir. Affirmez-lui paisiblement qu'elle aime le travail, l'ordre, le bien. Répétez chaque soir vos suggestions, mais en les formulant diversement.

**JEAN F., A NANCY.** — Je suis fiancé depuis octobre, en vue de me marier au printemps. Je croyais aimer la jeune fille dont on s'attend à ce que je fasse ma femme. Or, j'ai rencontré une autre personne et j'ai tout de suite senti que nous étions faits l'un pour l'autre. Ma famille n'en sait rien. Je n'ai pas encore eu le courage de signaler ma rupture d'engagement.

Pendant une quinzaine, réservez-vous une bonne heure quotidienne pour réfléchir, dans le silence et l'isolement, à la situation. Vos velléités se transformeront ainsi en résolutions dont il conviendra de vous ouvrir à vos parents. Ceux-ci, mieux que vous, sont qualifiés pour accomplir, en ménageant les transitions convenables, la rupture que les circonstances vous paraissent rendre inéluctable. Si vous pouviez faire coïncider un changement de résidence avec cette rupture, la plupart de ses possibles inconvénients se trouveraient éliminés. Avant tout, réfléchissez sérieusement.

**ROGER F., A NIORT.** — S'il est réel que le destin d'un homme dépend des influences planétaires sous lesquelles il est né, à quel bon s'évertuer à obtenir tel ou tel résultat puisqu'il viendra tout seul si les astres le veulent ou qu'il ne sera pas atteint si les astres s'y opposent ?

L'astrologie envisage les éléments ou facteurs extérieurs du destin. Mais l'intelligence, la volonté, l'activité — qualifications intérieures et délibérément modifiables — se subordonnent ou s'opposent aux influences sidérales selon que l'initiative individuelle est mise en jeu ou reste inerte. Un horoscope indique les faveurs et les hostilités auxquelles on doit s'attendre au cours des diverses étapes de la vie. Tirer parti des unes, résister aux autres, tout est là. Les indications de l'astrologie permettent de le faire avec une lucidité très appréciable.

**FLEUR DES ALPES.** — Pour influencer télépsychiquement quelqu'un, est-il nécessaire de se représenter le sujet ? C'est très utile, non pas indispensable.

L'élément essentiel n'est point — comme nous l'avons cru longtemps — la précision de l'image mentale du sujet, c'est le degré d'ardeur convoitance, d'avidité, qui accompagne l'intention télépathique. Disons : l'énergie de la pensée, de la volonté. Pratiquement, choisissez pour agir les moments où le désir de ce que vous voulez vous revient à l'esprit avec impériosité.

« DÉTECTIVE-BUREAU »

## Le Chemin du Bonheur

Histoire véridique en raccourci d'une existence prise au hasard



Le jeune Henri D... — qui nous a raconté lui-même cette histoire vraie — n'avait pas de chance dans la vie. Il était, disait-il, « poissard ». Tendre et sensible, il soupirait, après un jour, un seul de chance, un jour pendant lequel il trouverait le vrai amour, si largement donné à d'autres, moins dignes que lui de le posséder et de le donner.



L'amour, et aussi l'argent. Oh ! pas la grosse fortune, non, simplement de quoi être un peu tranquille, ne pas avoir l'esprit constamment occupé par les soucis, les achats impossibles bien qu'indispensables, les échéances... Avoir un peu de cet argent, que les autres gaspillent, avoir la chance de pouvoir le gagner honnêtement.



Une annonce lui tombe un jour sous les yeux, celle d'un astrologue. Il en a toujours ri, il n'y croit pas, mais, tout de même, un petit choc au cœur, comme un contact électrique, lui dit qu'il vient de rencontrer une main amie, une main forte. Sans presque s'en rendre compte, il consulte le Professeur Olaf, puis achète un billet de Loterie.



Le tirage. Il gagne 100.000 francs ! Un bonheur n'arrive jamais seul, la suite, on la devine, et la photo suffit à l'expliquer. C'est tout, et c'est une vie nouvelle qui commence. Ne demandez pas à Henri D... s'il « y croit », ne lui dites pas que c'est pure coïncidence ; il se fâcherait. Le professeur Olaf, son sauveur, l'a révélé à lui-même, il ne fait rien sans le consulter. Il est bien parti, il ira loin sur la route du bonheur.

### Conclusion

Cette histoire de tous les jours, cette histoire vraie, pourquoi ne serait-elle pas la vôtre, à vous ? Etre aidé, savoir à l'avance, se laisser guider par un être plus fort que vous, c'est si bon, si précieux !

Le professeur Olaf sera pour vous ce guide irremplaçable ; il vous enverra votre horoscope gratuitement.

Vous ferez ensuite ce que vous voudrez, mais du moins, vous saurez, et il ne vous en aura coûté qu'un timbre de cinquante centimes.

Ne croyez-vous pas que cela vaille la peine ?

Comme Henri D., vous pourrez avoir la Fortune et la Chance.

Voici ce que le professeur Olaf vous propose ce jour :

### OFFRE EXCEPTIONNELLE

Participez, sans même risquer votre mise, à l'un des prochains tirages de la Loterie Nationale.

Il vous GARANTIT le REMBOURSEMENT INTEGRAL de la mise qu'il vous aura conseillée, si le numéro choisi d'après sa méthode ne sortait pas gagnant.

Inscrivez sur une simple feuille de papier vos nom, prénoms (M., Mme ou Mlle), adresse et date de naissance exacts, et adressez le tout au PROF. OLAF (Serv. 295), 9, rue de l'Isly, Paris (8<sup>e</sup>).

Bon de Garantie n° 347

### LOTÉRIE NATIONALE

(A conserver précieusement jusqu'au tirage vous concernant)

Bon gratuit

à retourner au

**Prof. OLAF**

9, rue de l'Isly, PARIS (8<sup>e</sup>)

Service 347

Joignez, si vous voulez, 3 fr. en timbres pour frais d'écritures et d'envoi.

500 fr. le mille, adresses à copier pour enveloppes, travail assuré toute l'année. Manufacture Vulcan, 2, LYON

Le catalogue général des

DISQUES

**ODÉON**

1936-1937

**EST PARU**

Le réclamer dans toutes les bonnes maisons ou au siège

11, Faub. Poissonnière PARIS-9<sup>e</sup>

### VOUS EN AVEZ BESOIN

Avoir un "CHRONO" n'est pas un luxe, mais une nécessité.

Grâce à notre service d'études et à notre vente directe, il vous est dès maintenant possible d'avoir le chronographe simplifié ALTA donnant l'heure au 1/5<sup>e</sup>, les vitesses et les rendements.

Formé d'un élégant boîtier chromé, à verre incassable, préservant efficacement un mouvement sûr et robuste, il est vendu pendant un temps limité, muni de

son Bulletin de Garantie de 5 ANS, numéroté et enregistré aux prix exceptionnels

**32<sup>F</sup>**

Modèle de poche

Modèle bracelet 49 fr.

Envoi contre remboursement

**D. ALTA** 120, rue de Rivoli PARIS

Métro Châtelet

Pour la Publicité dans " DÉTECTIVE " s'adresser à

**G. BALLY**

50, rue de Châteaudun, Paris-9<sup>e</sup> — Tri. 81-12

Confidences de " Détective "

**BON n° 10**

# L'AFFAIRE GAROLA

Les enquêteurs de Détective ont exposé dans les numéros précédents, les recherches qui ont abouti à l'arrestation du contrôleur Veyrac. Notre correspondant de Nice, Pierre Rocher, reprend aujourd'hui, les points troublants qui entourent la mort de la belle chocolatière et qui n'ont été, jusqu'à présent, jamais éclaircis.

## I. — Madame Garola était-elle menacée ?

Nice  
(De notre correspondant particulier.)

NICE est la cinquième ville de France. Les journaux locaux ont annoncé, non sans fierté, qu'elle comptait 241.000 habitants.

Eh bien, sur ces 241.000 habitants, il n'y en a pas deux cents qui croient à la culpabilité du surveillant Veyrac dans le drame du rapide 759.

C'est un fait, comme c'est un autre fait que la police affirme tenir le meurtrier de celle qu'on a appelée par goût de la romance « la belle chocolatière ».

On a dit longuement ici, comment les enquêteurs, après avoir tâtonné — et l'on comprendra sans doute pourquoi — ont été amenés à soupçonner le surveillant du P.-L.-M. Mais si l'on veut s'installer au cœur de l'affaire avec quelque chance d'y voir clair et d'y comprendre quelque chose qui ne relève pas seulement de la psychiatrie, il serait sans doute bon de remonter aux débuts de l'enquête et de mesurer les chemins parcourus, chemins qui ont paru « être que des impasses, de compter les pistes qu'un malin démon paraît avoir pris plaisir à embrouiller.

D'abord. Sans qu'il entre dans notre pensée de blâmer qui que ce soit, on doit reconnaître que l'enquête ouverte à Menton lorsque le « Strasbourg-Vintimille » amena le cadavre de Mme Garola a été menée sans beaucoup de méthode.

Le commissaire spécial était absent. Deux jeunes secrétaires le remplaçaient. Des photographes, des employés de la gare sont entrés dans le compartiment. Des objets ont été déplacés. Le corps a été bougé.

Le crime, étant donné la rigidité du corps, a dû être commis entre 4 heures et 6 heures. Aucune violence n'a été relevée. Aucune tache suspecte n'a été trouvée ni sur les vêtements ni sur le cadavre.

Enfin, à une question précise que nous avons posée, il nous a été répondu ceci : — Le pantalon, la chemise de la victime étaient ajustés de telle sorte qu'il paraît impossible que le criminel les ait déplacés.

Donc rien qui puisse dénoncer les atouchements ou le manège d'un sadique (ce qui est en parfaite contradiction avec le témoignage de la voyageuse du 21 juillet, laquelle affirme que le « satyre » du train lui fit relever sa robe).

L'opinion, les policiers furent d'accord ce dimanche 15 novembre : il s'agissait là d'une exécution maquillée.

Les premières réactions, et nous prenons les faits non seulement dans leur ordre chronologique mais aussi dans leur « climat », les premières réactions contre cette hypothèse vinrent de l'entourage immédiat de la victime.

— Madame Garola menait une vie au grand jour, affirma-t-on. C'était une excellente mère de famille. Elle n'avait pas d'ennemis. Pas de liaisons compromé-

tantes. C'était un drame banal. On avait tué pour voler.

Cependant on avait laissé ses bijoux à la victime, et l'on estimait à quelques centaines de francs l'argent qui avait disparu.

Cependant aussi, il fallut reconnaître que Mme Garola avait au moins un amant, M. Allardi, fils d'un ancien magistrat niçois. Et pendant qu'on criait « au voleur », deux femmes, pour lesquelles la morte n'avait guère de secrets, répétaient, faisant allusion à un mystérieux personnage :

- Ça devait lui arriver !
- C'est lui qui l'a tuée !

Là s'arrêtent les confidences. A partir de ce moment, la police cherche sa route dans le brouillard.

Ne dit-on pas qu'une charmante demoiselle, qui pourtant n'a pas froid aux yeux, les habitués du Casino de Juan-les-Pins pourraient en témoigner, s'évanouit de timidité lorsqu'on lui demanda de passer dans le cabinet du juge d'instruction !

C'est ici qu'il convient puisque de divers côtés on fait appel à la déduction — l'induction restant probablement réservée aux romanciers — d'être logique.

Si Veyrac est innocent — et juridiquement jusqu'à ce jour rien ne prouve qu'il est coupable — il y a tout de même un assassin.

Donc une des pistes suivies et abandonnées — on n'oserait écrire pour des crottes de chocolat — est bonne.

On nous permettra, ne serait-ce que pour avoir un panorama de l'affaire, de « sérier » certaines hypothèses vers lesquelles d'ailleurs on revient insensiblement.

Exécution maquillée, disions-nous plus haut. Trois explications se présentèrent.

Drame passionnel. Chantage. Vengeance. Trafic de drogue.

« Accident » d'espionnage ou de « contre-espionnage ».

La Riviera avec ses danseurs mondains, ses personnages internationaux, sa clientèle pittoresque qui mélange les millionnaires en veston et les aventuriers en ha-

La Riviera, avec son climat international, étend sur l'affaire Garola une ombre lourde de mystères et de possibilités.



bit pourrait expliquer, sinon justifier une de ces trois hypothèses.

Mme Garola est une femme libre. Son magasin est le rendez-vous du Tout-Cannes mondain, chatoyant. Elle va au Casino. On la voit aux batailles de fleurs. Elle a un rôle à jouer. Elle voit beaucoup. Elle entend beaucoup. Elle peut être appelée, du seul fait de son commerce, à rendre certains services.

En ce qui concerne les « agents » de renseignements, on sait qu'ils fourmillent sur la côte.

La drogue est restée le nirvana de certains oisifs.

Quant au drame passionnel, qu'elle femme adulée, courtisée, oserait affirmer qu'elle en est à l'abri ?

Plusieurs remarques viennent renforcer ces hypothèses dont on comprend tout ce qu'elles ont de gênant pour la mémoire d'une victime, mais qu'il est impossible d'écarter quand la tête d'un homme est en jeu.

Pourquoi, par exemple, alors que son beau-père habite près de la gare Perrache, à Lyon, pourquoi Mme Garola est-elle allée prendre le Strasbourg-Vintimille aux Brotteaux, alors que quatre trains plus rapides, suivent celui-ci ?

« Parce que, répondent ceux qui sont convaincus qu'elle était menacée, le Strasbourg-Vintimille est le train de la drogue ; celle qu'envoie l'Allemagne, via Bâle, à la Côte d'Azur, à Marseille et à Toulon.

Elle avait rendez-vous dans ce train et c'est parce qu'elle craignait ce rendez-vous qu'elle avait fait part de ses sombres pressentiments à M. Mergeoux.

« La valise qu'on a trouvée lui a été remise dans le train. Si on veut savoir qui l'a vidée, il y aurait intérêt à identifier les trois hommes avec lesquels (témoignage recueilli par des cheminots) on a vu Mme Garola parler sur le quai de la gare de Marseille, pendant l'arrêt.

Une bouteille d'eau minérale ou de limonade a été trouvée dans le compartiment.

Tous les buffets sont fermés entre Lyon et Marseille de minuit à six heures.

Où la bouteille a-t-elle été achetée ? A Marseille. Par qui ? (Ou sait qu'à l'arrivée à Lyon le compartiment était vide.)

Enfin — ce sont encore des cheminots qui l'ont fait remarquer — un express part de Nice à minuit pour arriver à Marseille à 4 h. 40.

Le Strasbourg-Vintimille arrive à Marseille à 4 h. 32 pour en repartir à 5 heures.

Un voyageur venu de Nice ou de Cannes peut donc monter dans le rapide 759 et y retrouver Mme Garola, alors que ses alibis témoigneraient qu'il a passé sa soirée sur la Côte d'Azur.

On voit ainsi qu'en dehors même de la discussion des « charges » relevées contre Veyrac, charges parmi lesquelles le juge se refuse à faire entrer le fameux témoignage à retardement de la dame outragée du 21 juillet, l'affaire Garola est épaisse de mystères et de possibilités.

C'est pourquoi sans doute M. Giacomoni disait l'autre jour en parlant de M<sup>e</sup> Torrès :

— Ce n'est pas un adversaire. C'est un collaborateur. Tous les deux nous cherchons la vérité qui nous échappe.

Pierre ROCHER.

Lire en page 19

## VEYRAC AVAIT-IL UNE VIE DOUBLE ?

## SCIENCES OCCULTES

GABY CHRISTEL VOYANTE CELEBRE, 22<sup>e</sup> année de succès, Secrets Inf. p. Retour. Affection. Fluidé. Chance p. Loteries. t. l. j., de 9 à 4 h., 154, r. de Rivoli. Gut. 62-84. Et de 2 à 7 h., 142, r. de Rivoli. T. Cent. : 63-13 et p. cor.

## ACCORDÉONS — Instruments de musique



Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane — Plus de 1 million de clients. Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov)

Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90



## Un Nez parfait pour vous

TRADOS, le véritable reformateur de nez (breveté). Si votre nez est mal formé, vous pouvez le rendre parfait avec le modèle Trados n° 25. Vous pouvez, sans aucun dérangement, et en peu de semaines, corriger chez vous les lignes irrégulières de votre nez. Le modèle Trados, n° 25, reformera votre nez pendant votre sommeil, rapidement, sans douleur, d'une façon permanente et à peu de frais. Le modèle n° 25 est hautement recommandé par les médecins pour des nez cassés et mal formés. Il est souple, poreux, solide et ne gêne pas. Demandez une brochure gratuite à M. Trilet, F. 544, Rex House, 45 Hatton Garden, Londres E. C. 1.

## MARIAGES - RENSEIGNEMENTS

Adressez-vous à une Mais. de 1<sup>er</sup> ordre, patentée, connue du monde entier, Mme CARLIS, 52, rue N.-D.-de-Lorette (9<sup>e</sup>), 22 années de références. Renseig. contre 2 francs.

## NOUVELLE AGENCE FLORÉAL

Relations mondaines exclusives TOUS RENSEIGNEMENTS DISCRÉTION 39, RUE DE CHATEAUDUN (fond de la cour) (escalier gauche, 3<sup>e</sup> étage porte gauche) TRINITÉ 81-28

Mlle FLORÉAL de 10 h. à 20 h. et les dim. et fêtes de 11 h. à 17 h. Ses relations personnelles, choisies.

## M<sup>e</sup> DORNY RENSEIGNEMENTS MARIAGES

Toutes missions. 1, place Wagram, Paris 17<sup>e</sup>

## marguerite dalbany

AGENCE DE RENSEIGNEMENTS La mieux organisée de tout Paris — Relations Unions — Présentations 33, r. de la Chaussée-d'Antin. Trinité 14-94 (de 10 h. à 19 h., dim. et fêtes exceptés)

## SYLVIA DICO

Unions disc. — Mariages — Toutes réunions Renseignements divers 12, Rue Blanche : (fond de la cour, entresol, de 10 à 19 h.) TRINITÉ : 02.66. — (10<sup>e</sup> année)

## LES CACHETS DELLOVA FONT

MAIGRIR rapidement, sans aucun régime et sans danger pour la santé. La boîte : 16 fr. Envoi discret franco contre remboursement ou contre mandat adressé au Laboratoire J. D. Lafosse, 48, av. de la République, Paris. RÉSULTAT SURPRENANT

## MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17<sup>e</sup>



Voici, à Grochamp-de-Beynat, la maison d'habitation de Mme Blavignac qui a eu dernièrement d'étranges apparitions.

Les troublantes visions d'une paysanne corrézienne font accourir au village de Grochamp, en Corrèze, des milliers de pèlerins !

Grochamp (Corrèze)

(De notre correspondant particulier).

**A**L'ORÉE DES BOIS, éparses, les maisons du hameau de Grochamp bordent la route qui va de Brive à Beaulieu. Au pied, dans un ravin, coule, impétueux un ruisseau aux eaux vives et le brouillard hivernal d'une matinée déjà froide atteint les flancs du coteau.

Ce village sans histoire a maintenant sa légende. Tous les environs savent qu'il a été le théâtre d'apparitions qui se succèdent à intervalles rapprochés et qui font grand bruit dans la région.

C'est le 7 août dernier que, pour la première fois, elles se produisirent. Un missionnaire du pays, le père Borie, mort, il y a bientôt cent ans, martyr de sa foi et canonisé par l'église, est apparu à une de ses arrière-petites-nièces : Mme Blavignac.

La visionnaire est âgée de 47 ans. C'est une brave mère de famille que nous trouvons, à notre arrivée, en plein travail des champs. Elle nous reçoit avec la plus grande urbanité. Son mari, sa fille, confirment, point par point, le récit qu'elle a bien voulu nous faire.

### Les visions

Le 7 août, vers le lever du soleil, nous dit-elle, je conduisais mes bêtes quand, arrivée à un tournant de la route de Brive, je fus accostée par un moine de haute taille, pieds nus, qui, me prenant le bâton de berger que je tenais à la main, le planta dans le talus du fossé, en me demandant de faire ériger une croix à ce tournant dangereux.

Après s'être fait connaître, l'apparition disparut. Le cantonnier municipal, une heure plus tard, me trouvait accoudée à ma même place et profondément endormie.

Détail curieux, les trois bêtes dont j'avais la garde n'étaient pas parties vagabonder. Elles étaient restées là, impassibles, silencieuses, toujours à mes côtés.

Je revis saint Borie quelques jours plus tard, toujours au même endroit, ajouta-t-elle. Au matin désigné par lui, j'y conduisis tous les habitants de la région et l'apparition se renouvela en me faisant connaître son même désir. Je lui demandai une preuve palpable de sa présence pour les personnes qui m'entouraient, intriguées : « Qu'on te perce le bras, dit l'apparition, et tu ne ressentiras rien ! » En effet, avec une longue aiguille, le bras de la visionnaire fut traversé de part en part sans que son visage ne décelât la moindre souffrance, sans goutte de sang et sans cicatrice.

D'autres apparitions eurent lieu, avec des phénomènes différents et devant des témoins ébahis, et le village décida d'élever une croix. Elle fut érigée en l'endroit désigné, en pierre de granit et elle semble, dans ce tournant sauvage, où de nombreux automobilistes capotèrent, être une indication de prudence.

Dès que cette croix fut achevée, l'ouvrier maçon qui la construisait et les habitants du village ne furent pas peu surpris de voir sortir de son socle un globe de feu s'élevant dans les airs...

Mme Blavignac dit ne pas avoir seulement des visions, mais, à diverses reprises, des stigmates très apparents se sont produits sur ses mains. A l'église paroissiale de Beynat, d'où dépend son village, du sang fut répandu sur les pages de son missel au moment de l'office et devant tous les fidèles rassemblés.

Les voisins de la visionnaire, que nous avons interrogés, confirment ce récit, et tout le pays semble convaincu de la véracité des faits.

### Paroles prophétiques

Et maintenant on vient de très loin voir la visionnaire, et lors de sa dernière apparition, le 24 novembre dernier, un millier de personnes étaient rassemblées pour entendre les paroles prophétiques de Marie Blavignac en extase devant le calvaire :

« Les malheurs de l'Espagne feront le bonheur de la France. »

... L'autorité religieuse semble plus réservée. Nous avons cru devoir faire une visite à M. le curé, doyen de Beynat, et lui parler de ces faits troublants. Le distingué M. Thiallet connaît très bien la visionnaire et a dû recevoir ses confidences, mais lui aussi en parle avec prudence, sou-

lève des objections et, en tout cas, reste dans l'expectative.

— Qu'y a-t-il au juste de réel dans les visions de cette honorable mère de famille, dont la modestie n'a d'égale qu'une vie familiale sans tache ?

Dans notre siècle de progrès, un mystérieux surnaturel échappe-t-il à ceux-là même qui ne veulent voir en tout que la matière ?

Questions troublantes que n'ont encore résolue ni la science ni le génie des hommes !



L'insensibilité du bras à la transfexion rapproche les faits précédents de ceux qui, de novembre 1932 à février 1933, firent de Beauraing (Belgique) un lieu de pèlerinage où les amateurs de manifestations miraculeuses défilèrent par dizaines de milliers. Le 29 novembre, entre 6 et 7 heures du soir, quatre enfants, Fernande et Albert Voisin, accompagnés d'Andrée et de Gilberte Degeimbre, montaient l'allée centrale de Beauraing, quand l'un d'eux, s'étant fortuitement retourné, vit un ? leur qui se précisa à ses yeux de telle manière qu'il crut à l'apparition de la Vierge et appela sur celle-ci l'attention de ses compagnons. Or, le docteur Lurquin, d'Houyet, qui eut à examiner les jeunes hallucinés, constata chez deux d'entre eux une véritable insensibilité aux coups de canif, aux pincements, à la flamme d'une allumette, ainsi qu'en fait foi le rapport dicté par lui le 18 janvier 1933 au professeur Etienne de Greef.

Il semble bien que la sorte de psychonévrose qui crée la possibilité d'hallucinations visuelles et auditives s'accompagne presque toujours d'une insensibilité cutanée — et parfois profonde — répartie en zones plus ou moins larges, variables,

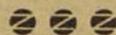
Notre collaborateur M. Bounaix, interroge la voyante, Mme Blavignac, sa fille et le mari de celle-ci.

# Un moine m'apparut...



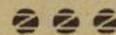
Une grande croix de pierre, érigée par souscription, sur les lieux même des apparitions mystérieuses.

mais fréquemment localisées au membre supérieurs. Ces phénomènes furent jadis examinés à la Salpêtrière. Avec de nombreuses illustrations à l'appui. Richer a montré que toute une catégorie de délirants s'immobilisent pendant des heures, dans une attitude d'extase ou de prière, devant la vision imaginaire d'un saint, du Christ ou de la Vierge ; d'autres malades croient voir le diable et manifestent les signes matériels les plus évidents de l'intense terreur qu'ils éprouvent.



Tirera-t-on au clair les éléments objectifs de ce qui s'est passé à Grochamp ?

On peut en douter si l'on songe qu'aujourd'hui, quatre-vingt-dix ans après le récit de Mélanie Calvat et de Maximin Giraud, l'apparition de la Salette, reste très minutieusement étudiée par Paul Richer. Si le nom d'hystérie a cessé de convenir pour les désigner, leurs symptômes n'ont pas varié depuis l'époque où le célèbre clinicien les observait très attentivement. Les deux enfants — que rien ne permet de classer parmi les névropathes — virent, près d'une petite fontaine tarie une clarté dans laquelle se trouvait une dame assise la tête dans ses mains et qui, leur ayant déclaré être la sainte Vierge, leur adressa une longue adjuration dont voici quelques mots : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller la main de mon fils. Elle est si forte, si pesante, que je ne peux plus la maintenir. Il y en a dra une grande famine, à moins que l'on ne fasse pénitence. Mais s'ils reviennent à Dieu les pierres et les rochers deviendront des amas de blé. » In extenso, le discours de l'apparition, tel que répété par les jeunes visionnaires, s'étend sur soixante-dix lignes. On ne saurait admettre que des enfants de moins de dix ans, illettrés, l'aient improvisé. D'autre part, la teneur du discours est d'une telle bizarrerie que le clergé catholique n'a nullement admis l'authenticité surnaturelle de sa provenance.



Mais en 1853, une enquête publiée par Donnadieu fit admettre que la dame de Salette semblait appartenir au monde des vivants. Une voyageuse ayant pour tout bagage un carton contenant des effets, était descendue, le jour de l'apparition, d'une diligence passant à proximité du lieu où les enfants virent la Vierge. Or, peu de jours avant, cette voyageuse, une certaine Mlle de Lamerlière, avait logé chez des religieuses du Laus (Hautes-Alpes) et s'y était montrée à la domestique dans le costume même de N.-D. de la Salette, tel que composé, par la suite, selon les indications de Mélanie Calvat et de Maximin Giraud.

En ces sortes d'histoires, « la vérité ne se formule, dit Guaita, que pour y être prostituée au coût de l'erreur ». Ainsi, la Vierge dépeinte par les deux bergers leur parut grande et mince. Comment Mlle de Lamerlière, petite et obèse, pouvait-elle s'identifier à la svelte silhouette de la reine des cieux ? Comment pouvait-elle irradier une lumière qui, au dire des témoins, s'étendait en auréole à 1 m. 50 autour d'elle ?

Bref, la Salette n'en est pas moins devenu un pèlerinage vénéré... et lucratif. Y en aura-t-il bientôt un autre à Grochamp ?

P. BOUNAIX.

#### RESUME DU CHAPITRE PRECEDENT

Armand Soleil et Paulo ont fait à Nancy leurs débuts de chanteurs à voix ; ils sont allés ensuite à Epinal, sans succès, puis à Lyon où ils ont bien gagné leur vie. Ils arrivent à Strasbourg. Et tous ces voyages ont été effectués, « à la resquille ! » (1).

### IV. — Voyage en Alsace. — De Strasbourg à Marseille sans bourse délier. — L'affreuse rue Bouterie.

6 octobre.

**V**ISITE de Strasbourg. Nous admirons la splendide cathédrale, avec sa flèche d'une hauteur prodigieuse et nous montons jusqu'au sommet des tours pour contempler la plaine d'Alsace. Nous flânons en reniers dans de vieilles rues bordées de maisons aux toits cocasses, aux petites fenêtres encadrées de bois.

A la fin de l'après-midi, nous avons chanté en ville. Mauvais débuts. La maison devant laquelle nous nous étions arrêtés pour pousser notre goualante, horreur ! c'était un commissariat de police.

Dans une autre rue, une heure après, une vieille dame passe et gémit : les pauvres garçons ! De son réticule, elle tire une pièce qu'elle me glisse dans la main. Dix francs, quelle aubaine ! Encouragés par ce succès, nous chantons deux fois plus fort, mais au cinquième couplet, voilà la vieille qui rapplique. Elle s'approche de moi et me raconte qu'elle a une très mauvaise vue, qu'elle m'a donné dix francs par erreur, croyant que c'était vingt sous. J'hésite un peu, je la regarde, elle est très pauvrement vêtue, toute petite, toute ratatinée. Alors, bien à regret, j'échange les dix francs contre les vingt sous. Elle me remercie avec tant d'effusion que je ne regrette pas mon geste. Mais quand elle me dit que l'honnêteté porte chance, je lui réponds que ce n'est pas sûr.

9 octobre. — Nous n'avons pas été à Nancy. Un copain, rencontré à Strasbourg nous avait dit qu'on faisait des rafles dans cette ville. Nous avons visité Metz et Belfort, puis nous sommes revenus à Mulhouse et, de là, départ pour Lyon.

Pas d'incident de voyage. Nous avions à peine quitté Mulhouse que Paulo, de garde dans le couloir, aperçoit le contrôleur qui s'amène. Mon copain m'avertit et vivement nous filons à l'autre bout du compartiment. Là, Paulo ouvre la portière de droite, moi celle de gauche et nous nous installons d'abord sur les marchepieds, après avoir eu la précaution de refermer les portes. Puis, pour plus de sûreté, nous nous hissons sur les tampons à la force des poignets. Il fait nuit noire, le train roule à 90 à l'heure, nous nous cramponnons de toutes nos forces, car un vent furieux nous fouette, nous secoue et nous aveugle.

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 426.

Lorsque le train roule à cent à l'heure, ce n'est pas un petit "boulot" que d'échapper à la surveillance des Contrôleurs.



Cinq minutes s'écoulaient ainsi, bien longues. Enfin, nous regagnons chacun notre marchepied, nous ouvrons chacun notre portière. Le contrôleur est passé.

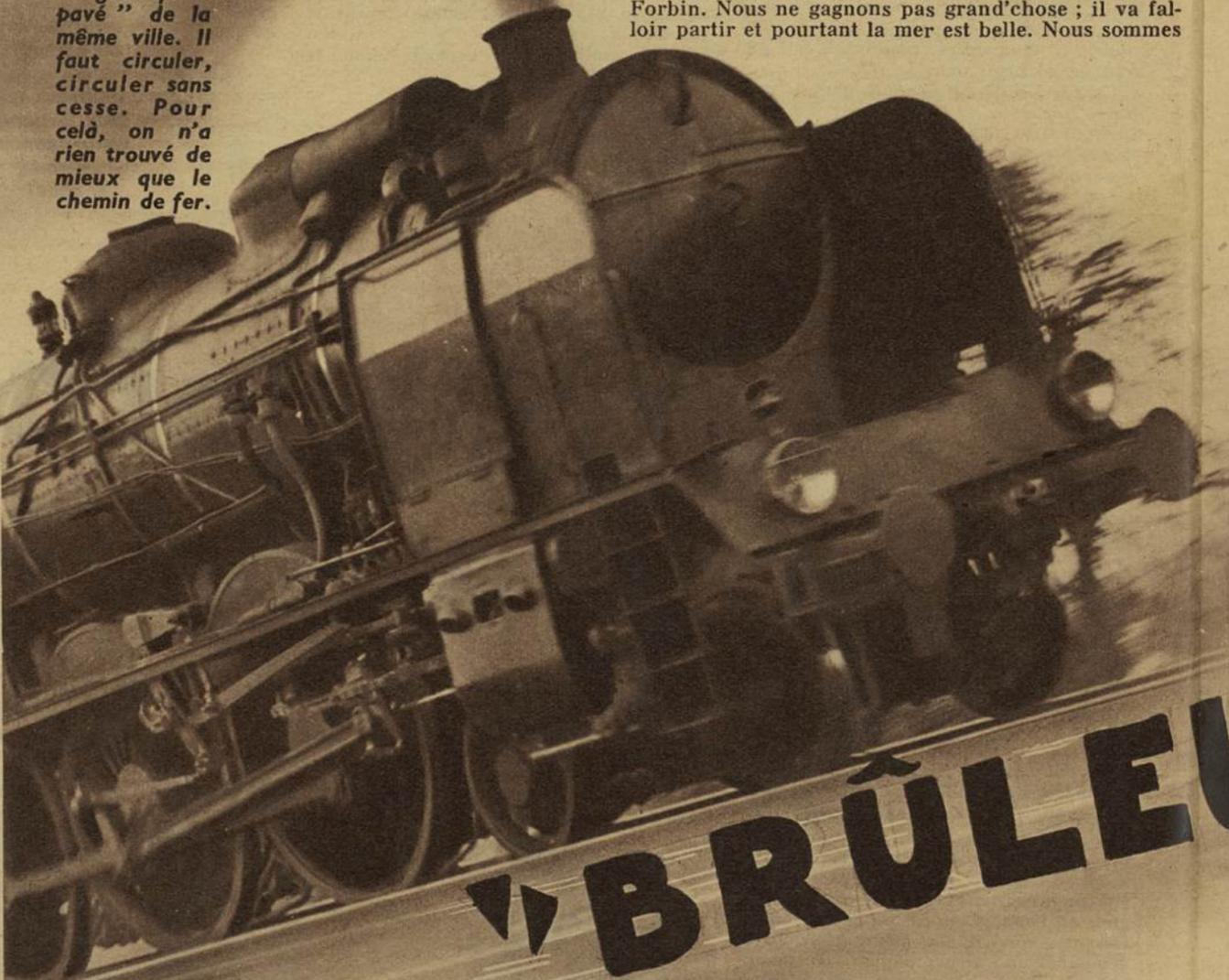
Il y a d'autres moyens de s'en tirer. Par exemple, on peut se cacher dans les lavabos. Mais le contrôleur est malin ; s'il voit sur la porte « Fermé », il attend qu'on sorte, il n'est pas pressé. Mieux vaut ne pas verrouiller ; le contrôleur, à moins qu'il ne soit très méfiant, n'inspecte pas le petit endroit. Plusieurs fois ce stratagème nous a réussi.

A Lyon, nos tickets de quai, qui datent de huit jours, nous sauvent la mise. Nous passons la journée dans cette belle ville, nous chantons. Recette : vingt-trois francs. Le soir, départ pour Marseille à la gare de Perrache.

14 octobre. — Nous sommes à Marseille depuis quatre jours. En cours de route, nous avons dû faire de l'acrobatie, monter deux fois sur les tampons.

Paulo ne connaissait pas la ville. Le port l'émerveille, mais la Canebière le laisse froid. Je l'ai mené dans les ruelles où des filles de toutes les couleurs se pavanent et, sous les yeux des agents de police, s'agrippent aux passants. Quand un homme ne veut pas les suivre, elles lui volent son chapeau. Mais pas une ne s'est risquée à nous enlever nos casquettes ;

Les chanteurs de rues ne "tiennent pas longtemps le pavé" de la même ville. Il faut circuler, circuler sans cesse. Pour cela, on n'a rien trouvé de mieux que le chemin de fer.



elles voient bien qui nous sommes. Quand nous avons chanté, elles nous ont même donné des sous.

Le deuxième jour, nous avons fait la connaissance d'un navigateur qui nous a été d'un grand secours. Comme nous n'avions gagné que douze francs dans la journée, il nous a conseillé d'aller coucher dans un asile de la rue Forbin. Le conseil était bon.

Cet asile est dirigé par des religieux, je ne sais de quel ordre. On les appelle Frères. Quel accueil ! Pas de rebuffades, rien que de douces paroles et tout à l'avenant. Après une bonne douche, on nous a fait entrer dans un réfectoire d'une propreté méticuleuse. De grandes souprières fumaient sur les tables. Un Frère a rempli nos assiettes jusqu'au bord, un autre a dit le *Benedicite*. Nous étions plus de cinquante ; quelques affamés ont commencé à lapper sans attendre que le Frère ait terminé son petit couplet, ce qui n'était pas très poli. Après la soupe, on a eu

des légumes, un peu de viande, du fromage et du pain. A chacun un demi-verre de vin rouge. Un vrai festin. Dans le dortoir, des lits bien blancs, moelleux ; on a dormi comme des gosses.

Je ne sais si cette institution charitable est subventionnée par la municipalité ou par l'Etat ; elle mériterait en tout cas de l'être. Elle est bien connue, m'a-t-on dit, de tous les vagabonds, les pauvres hères, les batteurs d'estrade. On vient de loin pour se reconforter chez Frère Elisée.

Frère Elisée, c'est le nom de l'économe. C'est lui, en réalité, qui dirige cette œuvre de bienfaisance. Il est Breton, je crois ; les déshérités l'adorent et partout où leur mauvais sort les conduit, ils lui font une grande réclame. Moi aussi, désormais, je dirai à tous les traîne-patins : Mes camarades, quand vous irez à Marseille, portez le bonjour de ma part à Frère Elisée, vous serez bien reçus. Oui, c'est un Frère, mais son *Benedicite* ne rend pas la soupe mauvaise.

Deux nuits de suite nous avons couché rue Forbin. Nous ne gagnons pas grand-chose ; il va falloir partir et pourtant la mer est belle. Nous sommes

restés des heures entières sur le Vieux Port ; nous avons mangé des fruits des tropiques, nous rêvons de pays lointains. Mais comment payer le prix du passage ? Demain, ce sera plus simple, nous irons à Montpellier en brûlant le dur.

### V. Une rose porte malheur à Paulo. Notre arrestation à Marseille. — Nous l'échappons belle à Lyon.

18 octobre. — Nous voulions aller jusqu'à Montpellier d'une seule traite ; un contrôleur en a décidé autrement. Après nous avoir gratifiés d'un procès-verbal, il nous a fait descendre à Arles où nous avons passé une mauvaise nuit, car nous avons couché à la dure, sur un banc.

Mais la ville est bonne : soixante-trois francs de recette. Nos soucis s'envolent, nous admirons les mo-



numents antiques, les ruines du théâtre romain, les arènes. Le ciel est d'un bleu limpide, l'air est léger, le soleil dore les vieilles pierres. Dans l'allée des tombeaux, des colombes roucoulaient, et deux amoureux, tendrement enlacés, s'embrassaient longuement. Paulo en était tout remué. Il a cueilli une rose rouge que le vent balançait au-dessus d'une tombe, et il en a fleuri sa boutonnière.

Le soir, nous avons pu nous introduire dans la gare, furtivement, et nous avons pris possession d'un wagon de première classe. Nous dormions comme des bienheureux. Soudain, un grand bruit nous a réveillés. Notre wagon démarrait. On avait dû l'attacher à une locomotive ! Paulo voulait sauter sur la voie, je l'ai retenu.

— Faut pas s'en faire, lui ai-je dit. Demain, il fera jour.

Et nous nous sommes rendormis paisiblement.

Le lendemain matin, sur le coup de neuf heures, nous nous trouvions en pleine campagne, à trois kilomètres d'Arles, près de Miramas, mais notre wagon était garé. En suivant la voie ferrée, nous sommes revenus jusqu'à la ville.

*Dimanche, 21 octobre.* — Nous sommes à Avignon. Beaucoup de gens discutent dans les rues, en faisant de grands gestes ; c'est le jour des élections cantonales. La politique ne nous porte pas tort ; nous chantons avec succès et remplissons nos poches.

Le soir, au lieu d'aller nous coucher bien sagement dans un wagon, la fantaisie nous a pris de faire un tour dans les mauvais quartiers.

La rue des Grottes était pleine de chants et de musique, et les enseignes lumineuses la bariolaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Nous sommes entrés dans un estaminet et nous avons commandé deux bocks. Paulo avait toujours sa rose à la boutonnière ; pour faire le joli cœur, il l'a offerte à une femme qui l'a plantée dans les cheveux, près de l'oreille. Mais voilà un homme au visage mauvais qui s'approche de nous en grommelant : « De quoi ? On veut me prendre ma femme ? » Il nous cherchait querelle, et moi, qui n'aime pas les bagarres inutiles, je lui ai répondu : « Tu te trompes ; la preuve, c'est qu'on s'en va tout de suite. »

# EURS DE DURS"

Nous sortons, mais, dans la rue, l'homme nous suit, et je vois qu'il est escorté de cinq ou six voyous. Nous marchons vite, mais, sur la place de la Madeleine, toute la bande se rue sur nous. Je reçois un coup de poing en plein visage, un coup de pied au creux de l'estomac, je tombe et, quand je me relève, j'aperçois mon Paulo par terre qui ne donne plus signe de vie. Son visage est tout ensanglanté, on a dû le frapper avec un casse-tête. Je crie au secours et deux agents s'amènent, pas pressés, à tout petits pas. L'un se penche sur Paulo et dit :

— C'est rien. Une forte commotion, une plaie du cuir chevelu... Il en verra d'autres.

Il parle comme un médecin, avec une grande assurance. Pendant ce temps-là, l'autre me demande mes papiers. Je me fouille et je m'aperçois que les voyous m'ont volé mon porte-monnaie. C'est abominable ! Voler un pauvre ! Par bonheur, j'ai encore dans mes poches une vingtaine de francs en pièces de dix et vingt sous. Juste de quoi prouver que je ne suis pas un vagabond.

— On va conduire votre copain à l'hôpital, me disent les agents. On le pansera et demain il n'y paraîtra plus.

Paulo commence à respirer et à geindre, mais il ne peut se lever. Il faut qu'on l'emmène dans une voiture d'ambulance.

Le lendemain, j'ai été prendre des nouvelles de mon copain à l'hôpital. Il va mieux, mais il devra rester là une huitaine de jours.

Me voilà seul. Je chante dans les rues. Pas de veine. Le premier jour, un agent m'interpelle :

— Vous mendiez !  
— Non, monsieur l'agent, je chante...  
— Mais je vous reconnais. Vous vous êtes battu, hier soir, rue des Grottes.  
— Vous voulez dire qu'on m'a battu, monsieur l'agent.

— Ne faites pas d'esprit. Je vous tiendrai à l'œil. Je décampe. Pendant huit jours, je n'ai chanté que



cinq ou six fois, à la sauvette. Je mangeais du pain avec un peu de charcuterie, et je couchais dans un wagon. Le mardi et le vendredi, j'ai pu rendre visite à Paulo. D'abord, j'ai cru qu'il délirait. Tout pâle dans son lit bien blanc, le crâne emmaillotté de bandelettes, il m'a dit en souriant :

— Crois-tu qu'elle était belle !  
— Qui donc ?  
— La petite poule à qui j'ai donné ma rose.

J'ai haussé les épaules :  
— Paulo, tu n'es pas sérieux. L'amour, c'est pour les riches...

Mais il m'a répondu avec un grand sérieux :  
— L'amour, c'est pour tout le monde. Si je pouvais y retourner, rue des Grottes, la petite poule, je suis sûr qu'elle tomberait dans mes bras.

Il n'y avait pas à discuter. J'ai posé sur la table, près du lit, deux oranges, une belle grappe de raisin, et deux gros gâteaux à la crème. Alors, j'ai vu des larmes aux yeux de mon copain.

— Tu ne te prives pas pour moi, Armand ?  
J'ai menti effrontément :  
— Penses-tu que je me prive ! Hier, j'ai gagné près de quarante francs.

Paulo a quitté l'hôpital le lundi. J'ai dû lui avouer que je possédais quinze francs pour toute fortune. Nous avons décidé de retourner à Marseille, où Frère Elisée prendra soin de nous.

Nous brûlons le dur, naturellement. Une demi-heure après notre départ, alerte ! Un contrôleur inspecte le compartiment voisin. Nous nous cachons sous la banquette ; pourvu que la grosse dame et le petit bonhomme à barbichette, près desquels nous étions assis, ne nous dénoncent pas ! Ils ne disent rien. Le contrôleur s'éloigne. Nous sortons de notre cachette, sales, couverts de poussière, et je remercie la grosse dame et le bonhomme. Ils tremblent de tous leurs membres, ils nous prennent sûrement pour des assassins recherchés par la police. Je leur explique ce qu'il en est. Ils retrouvent la parole. La

grosse dame tire une brosse de sa valise et nous époussette énergiquement.

— Ce sont les petits accidents du métier, lui dis-je. Ce n'est pas grave. Nous venons d'avoir du malheur à Avignon, mais à Marseille nous aurons plus de chance.

Je me trompais.  
Nous chantions dans la rue de Rome. Tout à coup, deux hommes nous ceinturent en criant : « Police ! » Nous sommes faits. Ils nous emmènent au poste du Tapis Vert et nous y passons deux heures. Puis on nous conduit sous bonne escorte au poste central de l'Evêché où nous demeurons toute la nuit en compagnie de mendigots et de voyous. Le lendemain, nous sommes interrogés par le procureur, au Palais de Justice. Il nous inculpe de mendicité, délit puni par l'article 274 du Code pénal, et nous place sous mandat de dépôt.

Enfin, après quinze jours de prison, nous avons comparu devant la correctionnelle.

— Vous reconnaissez les faits ? m'a dit le président. Mendicité habituelle et en réunion !

C'était fort ; j'en ai sauté.

— Pardon, monsieur le président, ai-je déclaré, nous n'étions que deux, ce n'est pas une réunion...

Il ne m'a pas laissé finir.

— Taisez-vous, huit jours !

Paulo, lui aussi, a écopé de huit jours.

On nous a ramenés à la prison Chave. Levée d'écreu : nous sommes libres. Quittons vite Marseille !

Aujourd'hui, nous avons chanté à Valence. Mauvaise journée. Pour gagner quelques sous, il a fallu que nous allions dans le quartier des dames. Et encore, le patron des Glaces avait la prétention de nous empêcher de chanter devant sa porte. Il nous a traités de bande d'anarchistes.

J'ai repris mon pantalon, mais je n'ai plus de linge, et Paulo ressemble à un galvaudeux. Il faut absolument que nous retournions à Paris.

(à suivre) Jacques ROBERTI.

Copyright by « Détective » and Jacques Roberti. Reproduction même partielle interdite.

Reportage photographique « Détective ». Marcel CARRIERE.



Bien sûr, on resterait bien avec joie sous la protection de N. D. de la Garde, à manger la bonne soupe du Frère Elisée, à dormir dans des draps blancs, à gagner quelques sous, en chantant pour des "cagoles", mais il y a les "flics" qui veillent sur nous!...





Pierre des Essarts, conduit au Châtelet, dut subir le supplice de l'eau.

## LES PRISONNIERS DE LA BASTILLE

LORSQUE Hugues Aubriot, prévôt de Paris, reçut de Charles V l'ordre de faire bâtir le « Châtelet royal », il ne se doutait certes pas qu'il serait le premier à franchir, enchaîné, les lourds pont-levis de la prison.

Hugues Aubriot, en effet, fut embastillé le 1<sup>er</sup> mai 1381 comme « fauteur de l'infidélité judaïque, comme contempteur des sacrements de notre religion, comme hérétique ». Ce fut cet embastillement qui donna naissance à la fameuse révolte des *maillotins*. Ces derniers, révoltés contre la perception de taxes nouvelles, assommèrent les percepteurs à l'aide de maillets que Hugues Aubriot avait fait transporter pendant sa prévôté à l' Arsenal de Paris. Ensuite, ils assiégèrent et prirent d'assaut la Bastille. Ils délivrèrent Aubriot et le mirent à leur tête. Celui-ci accepta les ovations, puis s'enfuit lâchement en Bourgogne, où il finit ses jours, oublié de tous.

Ainsi, la première victime de la Bastille, bastion de l'intolérance royale, fut délivrée par le peuple insurgé.

### La révolte des Cabochiens

Ce jour-là, une foule hurlante circulait dans les rues de Paris, et particulièrement autour de l'église Sainte-Geneviève, où devait avoir lieu l'enterrement de Goix, un des chefs de la redoutable corporation des bouchers. Le cercueil, placé sur un brancard, était porté par le frère du mort, par deux autres bouchers et par Simon Caboché, écorcheur de bêtes, qui fut roi quelques jours sur le pavé de la capitale, et derrière qui, quelques heures plus tard, devait marcher la foule, une nouvelle fois révoltée, au cri de :

« Renversons la forteresse qui menace notre liberté ! A la Bastille ! »

C'était la seconde fois en quelques années que l'instinct du peuple l'avertissait des dangers que la Bastille recélait dans ses murailles. Mais, cette fois, la forteresse allait résister à la fureur populaire. Chaque jour, pendant deux mois, des masses se ruèrent à l'assaut et furent repoussées. La garnison était résolue à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et celui qui la commandait, Pierre des Essarts, ne voyait son salut que dans une résistance désespérée ; d'autant plus que ce gouverneur, en passant du clan des Bourguignons à celui des Armagnacs, avait porté au paroxysme l'irritation populaire.

Après trois mois de siège, la trahison de Montagu livra par subterfuge Pierre des Essarts au peuple et à la torture. Emmené au Châtelet, il subit le supplice de l'eau : renversé sur le dos, attaché sans pouvoir faire aucun mouvement, on lui introduisit dans le gosier d'énormes quantités de liquides qui gonflaient sa poitrine et ses flancs. Vaincu par la douleur, il avoua « avoir détourné deux millions d'écus d'or, levés pour les besoins de l'Etat, sur le peuple de Paris ». Il eut la tête tranchée et ses restes furent portés à Montfaucon.

Le peuple, malgré la Bastille, pour la deuxième fois, rendait la justice lui-même.

De 1420 à 1436, la prison royale devint la citadelle inexpugnable où l'Anglais se retrancha, d'où il dicta ses lois.

L'aristocratie, la bourgeoisie, le peuple, faisant cause commune, le 20 avril 1436, au cours d'une furieuse bataille, reprirent la forteresse aux Anglais.

Puis vint le règne de Louis XI. Le seul prisonnier digne de retenir l'attention fut ce Guillaume d'Haraucourt, l'inventeur des fameuses cages de fer, dans lesquelles moururent tous ceux à qui furent épargnés les affres de la pendaison.

Guillaume d'Haraucourt resta dix ans enfermé dans une de ses cages.

Au sein du conseil des Seize, groupant les chefs des seize quartiers de Paris, régnait en maître Bussy-Leclerc, célèbre par la férocité de son caractère et l'importance de ses exactions.

Ce fut lui que le duc de Guise nomma gouverneur de la Bastille.

### La prison vide

Resté seul maître de la prison, Bussy-Leclerc parcourut cette vaste forteresse qui devenait en quelque sorte sa propriété. Il visita les cachots, examina avec attention si toutes les précautions étaient prises pour que les prisonniers ne pussent s'en évader.

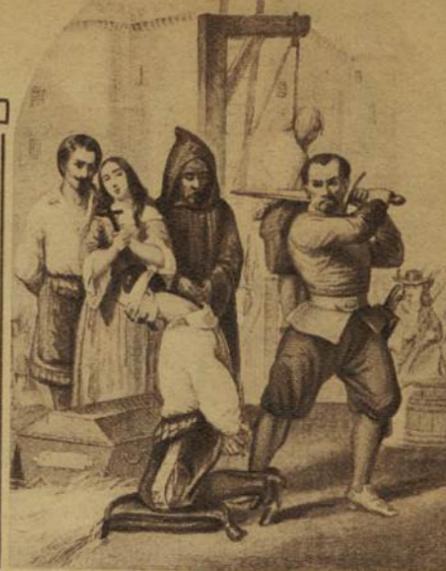
Bussy-Leclerc était toujours à la recherche de nouvelles victimes. Main droite du duc de Guise, alors maître de Paris, il put se permettre toute une série d'emprisonnements sans que jamais une voix n'osât s'élever contre de tels abus. Il choisissait ses prisonniers parmi les membres les plus riches de la haute bourgeoisie, et surtout parmi les membres du Parlement.

### La première prisonnière

Ce geôlier officiel allait ajouter à toutes ses cruautés et à toutes ses injustices, une infamie nouvelle : il allait arrêter chez elle la femme du président du Parlement : Mme de Thou.

La présidente fut la première femme qui ait été détenue à la Bastille. Elle ne put être délivrée qu'en abandonnant ses diamants à la femme du gouverneur.

Quant à Bussy-Leclerc, il maltraita tellement ses prisonniers qu'on lui donna le surnom de « grand pénitencier du Parlement ». Il leur fit payer leur nourriture



Le vicomte de Rohan fut décapité dans une des cours de la Bastille.

# CRIMES D'AUTREFOIS

Mais le temps s'écoulait et on ne lui envoyait personne. Depuis le 13 novembre il était gouverneur de la Bastille, on était le 20, et il n'avait pas encore de prisonniers. Il résolut d'aller trouver le duc de Guise.

— Eh bien ! monsieur le gouverneur, lui dit le duc, que venez-vous m'apprendre de nouveau ?

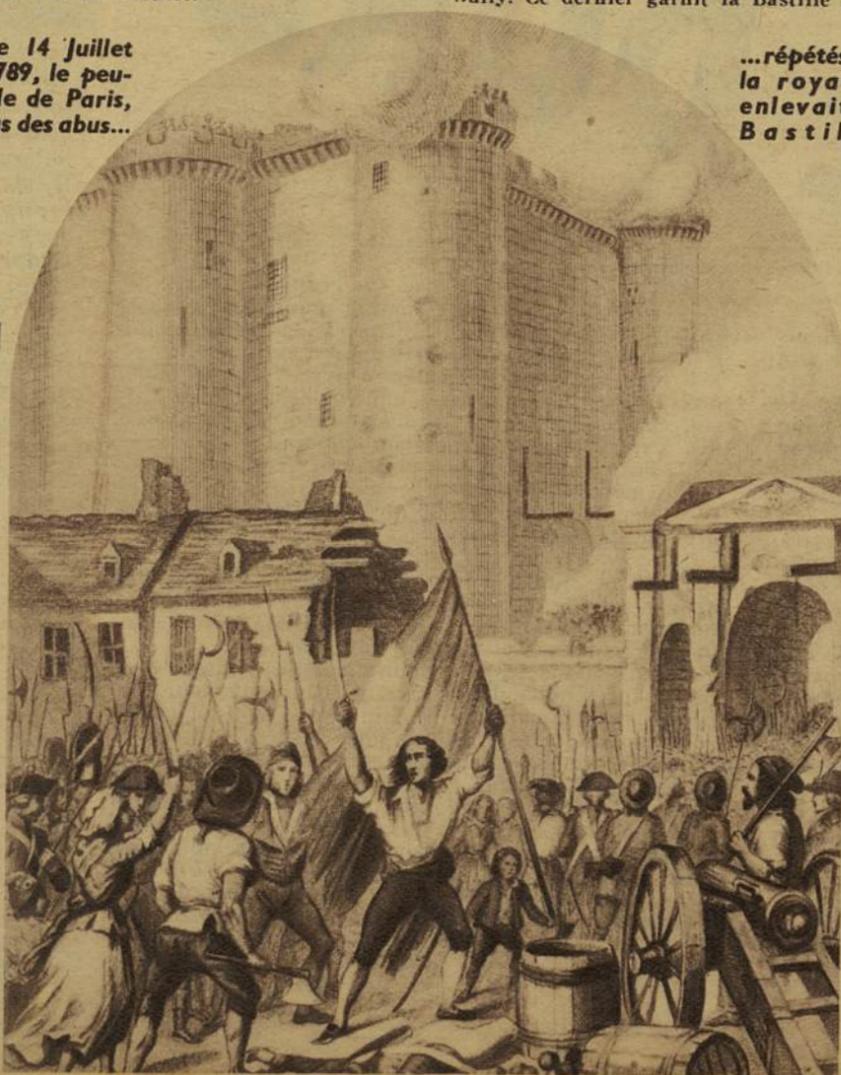
— Je viens vous dire, répondit Bussy-Leclerc, que mes cachots et mes prisons sont vides, et que j'ai tout fait disposer pour recevoir dignement les prisonniers que vous voudrez bien m'envoyer.

— Je le crois, mais il ne faut pas aller trop vite et démolir avant d'avoir construit. Cependant, Perreux, ce prévôt des marchands, me tient en échec depuis quelques jours. Trouvez une raison valable et embastillez-le !

— Merci, monseigneur, dit Bussy-Leclerc ; puis, baissant la main du duc avec effusion, il continua :

— Bénie soit la main qui m'étreint ! C'est ainsi que s'emplissaient les cachots de la Bastille.

Le 14 juillet 1789, le peuple de Paris, las des abus...



...répétés de la royauté, enlevait la Bastille.

mes et de munitions, et la mit en état de défense et d'attaque. Comme il était en outre surintendant des finances, il déposa dans une des tours les épargnes qu'il put faire sur les dépenses, et qui s'élevaient, à la mort du roi, à la somme de trente-trois millions.

De là est venu le nom de *Tour du Trésor*, donné à la sixième tour de cette citadelle.

C'est sous son règne que se déroula un des drames les plus sanglants de la Bastille, celui du maréchal de Biron.

Charles de Biron faisait montre de ces qualités d'ambition et de courage qui devaient faire de lui, après une jeunesse tourmentée et tumultueuse, un des plus grands hommes du royaume. Maréchal de France à trente-deux ans, après sa conduite héroïque sur tous les champs de bataille, la passion qu'il apportait à tout ce qu'il entreprenait devait le conduire à commettre le crime qu'aucune pitié ne peut excuser, qu'aucun régime ne peut absoudre : la trahison.

Il fut « condamné à avoir la tête tranchée sur un échafaud qui pour cet effet sera dressé en la place de Grève ». Mais le roi « voulut bien accorder au maréchal la grâce d'être décapité à la Bastille, pour lui éviter la honte de marcher jusqu'à la place de Grève, exposé aux regards et à l'avidité curieuse de la foule ».

De Biron entendit la messe. Cinq heures sonnèrent. Le greffier s'approcha, lui dit :

— Monsieur, il est temps de descendre pour monter au ciel !

On avait dressé l'échafaud dans la *cour du Puits*, appuyé contre la tour du Coin, dans laquelle le maréchal était prisonnier. Il était élevé de cinq à six pieds. Devant le hillot on voyait la plaque de l'ordre du Saint-Esprit retournée, et la couronne ducale renversée. On arrivait à l'échafaud par une échelle ; autour et dans le fond étaient rangées les personnes désignées pour assister à l'exécution. L'escalier de la chapelle aboutissait à la tour du Puits ; c'est par là que de Biron parut, marchant d'un pas délibéré, l'air fier et imposant. Il monta sur l'échafaud. Le bourreau voulut s'approcher de lui. Le maréchal le repoussa, arracha le bandeau de ses mains et le mit lui-même sur ses yeux en criant :

— Finissons-en ! Dépêche ! Mais comme le bourreau cherchait à choisir la place où ses cheveux flottants n'atteignaient pas, Biron enleva le bandeau en s'écriant :

— Non ! Non ! Je ne puis mourir ainsi, et je veux voir le ciel une dernière fois ! A ce moment le maréchal porta la main à sa tête, comme pour en arracher le bandeau. Alors le bourreau frappa. Biron eut deux doigts de la main emportés par le coup.

La Bastille venait d'ajouter une page sanglante à son histoire. Sous Louis XIII, la Bastille devint l'instrument de Richelieu. Ce cardinal-ministre ne se maintint au pouvoir que grâce à cette prison où il fit enfermer, sur un soupçon, sur un caprice, tous ceux qui se montraient trop fidèles à la reine-mère et au roi. La peur de perdre le crédit qu'il avait alors à la Cour le rendit aveugle au point qu'il alla jusqu'à embastiller le valet de chambre de la reine, Laporte.

Laporte écrivit, durant sa longue captivité, des mémoires qui jettent un jour nouveau sur les motifs d'incarcération des prisonniers.

« Le baron de Tenace, écrit-il, gentilhomme champenois, avait été mis en prison pour avoir parlé du gouvernement avec un peu trop de liberté. »

M. de Herce fut enfermé sur l'ordre de sa mère, afin qu'il « mûrit ». Il ne manquait plus à cette prison que ce rôle inattendu d'éducateur de la noblesse.

Le comte d'Achon, pour avoir été trop galant avec Mme d'Aiguillon, favorite de Richelieu, demeura sept ans captif, et, étant entré sans barbe, il sortit avec des cheveux blancs.

(A suivre.)

Marcel CARRIERE.

**CURÉMAIL**  
MARQUE BUHLER

POUR  
LA PORCELAINÉ. L'EMAIL  
LA CÉRAMIQUE. L'ALUMINIUM

240 fr. le mille adres. main et gr. gains à corr. Répondons gratis à dem. rens. Ecrire : Ets Natan, Boite 55, Paris (8<sup>e</sup>).

LES CHEVEUX BLANCS  
sont les rides de la chevelure

**CLAIROL**  
le shampoing qui teint  
les fera disparaître

FACILITÉ — SÉCURITÉ  
EXIGEZ-LE DE VOTRE COIFFEUR

ou renseignements :  
CLAIROL, 24, r. Joubert, Paris

ÉCOLE INTERNATIONALE  
de DÉTECTIVES  
ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS  
(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande  
34, rue La-Bruyère (IX<sup>e</sup>) Trinité 85-18

VOUS AUREZ TOUS DE BEAUX CHEVEUX

Je possède formule scientifique, souveraine, unique, contre : démangeaisons, chute, pellicules, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc. et activer repousse. J'envoie "Gratis et Franco" mon livre précieux de vérité et de bienfait, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par trop de charlatans. "Attestations admirables" — Cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé, écrivez-moi, Sœur HAYDÉE, "Les Boardettes - Saint-Agne", TOULOUSE.

**NARCISSE BLEU**  
COLOGNE  
LOTION  
EXTRAIT  
POUDRE  
ROUGE-LEVRES

**"MURY"**

**L'ÉLECTRICITÉ**



Pourquoi  
le traitement  
par  
l'électricité  
guérit :

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur **M.A. GRARD** de Bruxelles et envoyé **gratuitement** à tous ceux qui en feront la demande, va vous **apprendre immédiatement**. Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

**Système Nerveux et de l'Appareil Urinaire** chez l'homme et la femme, les **Maladie des Voies Digestives et du Système Musculaire et Locomoteur.**

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, **l'Électricité Galvanique** pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

**C'EST GRATUIT :** Écrivez à M<sup>r</sup> le Docteur **M.A. GRARD**, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Étranger lettres 1.50, cartes 0.90

le "BONHOMME AMBOIS"  
Vous présente ses  
meilleurs vœux pour 1937

N°1235 - "EXPOSITION 1937"

Chambre moderne à doucines, ronce de noyer de France vernie ou palissandre des Indes vernie : 1 armoire, 3 portes ouvrantes, cotes de côté à doucines, pied socle, glace, larg. 1'40; 1 lit de milieu, petit dossier à doucines, et pied socle, larg. 1'40; 1 table liseuse, marbre, à doucines, pied socle. Les 3 pièces sacrifiées à 2345 fr.

**GALERIES BARBÈS**

Société Anonyme au Capital de 10.010.000 francs entièrement versés. Maison fondée en 1893

55, Boulevard Barbès - PARIS (18<sup>e</sup>)

(Ne pas confondre ! La seule entrée de nos magasins est au N° 53).

Succursales : ALGER 26, Rue Michelet - BORDEAUX 90-92-94, Cours d'Alsace-Lorraine  
LE HAVRE 19, Rue du Chillou - LILLE 114, Rue Nationale - MARSEILLE 11 et 20, Rue Montgrand - NANCY 42, Rue des Dominicains - NANTES 27, Rue du Colvaire  
St-NAZAIRE 2, Rue Villés-Martin - TOULON 56, Boulevard de Strasbourg  
TOULOUSE 11, Place Esquirol.

Exigez  
l'ENCAUSTIQUE  
BARBÈS  
"BRILLANT EXPRESS"



CHEZ TOUS LES BONS DROGUISTES  
ET MARCHANDS DE COULEURS

Vente en gros : S<sup>r</sup> des Et<sup>s</sup> BOUQUAIN -  
172, B<sup>e</sup> de Créteil - S<sup>r</sup> Maur-des-Fossés

Magasins ouverts toute la journée (sans interruption) de 9 h. à 18 h. 30, y compris le samedi. Fermés le dimanche.

DEMANDEZ NOTRE  
CATALOGUE-ALBUM

**BON** à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement l'Album général d'ameublement et photo du modèle ci-dessus.

276

250 fr. le mille adres. à copier à la main et gr. gains à corr. Rens. Gratis. Ecr. seul Ets Spirex, B. P. 462, rue du Louvre, Paris 1<sup>er</sup>.

Colis "ETRENNES"

TROUSSEAU "PRATIC"  
SPECIFICATION :

- 2 draps sans couture, toile 1/2 blanche extra. Le drap dessus garni d'un jour fantaisie, encadré de 2 jours échelle. Dimensions 3 m. 25 x 2 m. 20.
  - 2 taies shirting renforcé, ourlées jour. Assorties à la paire de draps.
  - 6 torchons trame lin. Extra-solides. Environ 80 x 75.
  - 6 serviettes toilette éponge. Bonne qualité. Environ 85 x 50.
  - 1 joli service de table « ORTHEZ » comprenant :
    - 1° Une nappe coloris modernes, grand teint. 160 x 160.
    - 2° 6 serviettes assorties.
  - 12 mouchoirs blancs, ourlés jour, belle qualité.
- Soit 35 pièces de linge de 1<sup>er</sup> choix d'une valeur commerciale de 250 francs, pour **210** fr. seulement

Le nombre de ces « Colis de Propagande » réservés à nos lecteurs et abonnés étant strictement limité, pour profiter de cette « affaire sensationnelle » passez-nous commande tout de suite. Elle vous sera expédiée franco contre remboursement, sans aucun frais. Indiquer la gare destinataire.

Envoyez vos ordres et mandat à  
**M. MILLOT**  
50, rue de Châteaudun, PARIS

**UNIC**  
SPORT

STYLO IDÉAL POUR  
LE GOUSSET DE MONSIEUR  
LE SAC DE MADAME

SES AVANTAGES  
FERMÉ : TAILLE RÉDUITE  
OUVERT : TAILLE DOUBLE

CAPACITÉ D'ENCRE  
DOUBLE DE LA NORMALE

ÉTANCHÉITÉ  
ABSOLUE

PEUT ÊTRE PORTÉ  
DANS N'IMPORTE  
QUELLE POSITION

EN VENTE  
PARTOUT  
**60** Frs

Gros : Ets UNIC  
160, QUAI DE  
JEMAPES - PARIS

**UNIC SPORT**

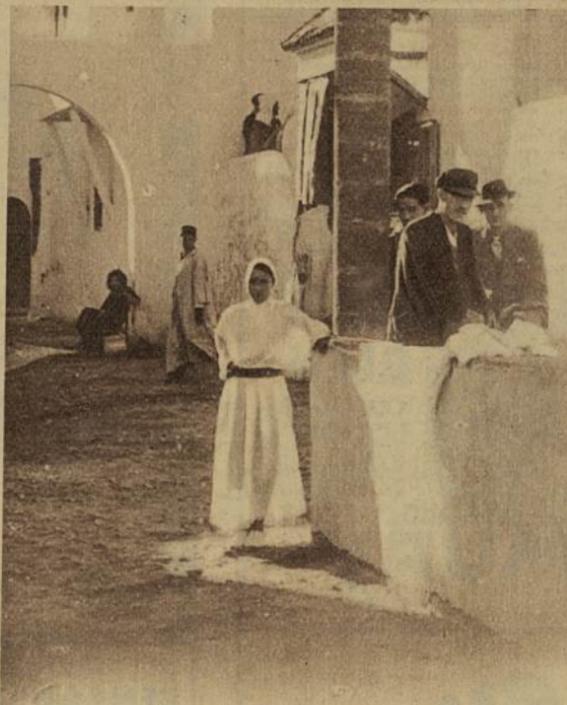
OUVERT GRANDEUR NATURE  
FERMÉ GRANDEUR NATURE

Pratique  
Elegant

# LA JUSTICE

PETITES CAUSES

## LE "CONSEILLER" DE CES DAMES



Les deux amies de l'algérien devaient être envoyées dans un Quartier réservé de l'Afrique du Nord.

**D**EPUIS deux ans, Joseph Hadjadj, un algérien de bonne famille, vivait de la prostitution d'Emilienne, une jeune fille qui « n'avait pas l'âge ».

Les rencontres de la rue inquiétaient un peu Hadjadj ; le placement dans une « maison » offrait plus de sécurité, mais encore fallait-il pouvoir y faire entrer Emilienne. C'était le souci, après tout, légitime, de l'Algérien.

Un obstacle s'y opposait : Emilienne n'avait pas le « poids ». Il s'agissait donc de lui procurer un état-civil qui, la vieillissant de quelques années, permettait d'envoyer le « colis » rémunérateur à destination.

Le hasard servit les desseins d'Hadjadj : un bulletin de naissance, au nom d'une femme née à Pontarlier, qu'il trouva dans la rue lui servit de prétexte pour réclamer au maire de cette ville un extrait de naissance, de date récente.

Le Maire envoya aussitôt le document. Dès lors, lésée à souhait, munie de la pièce indispensable, Emilienne fut expédiée dans un établissement de Bourg-en-Bresse, où elle séjourna peu de temps, puis à Tours.

Fatiguée de son dur labeur, elle revint se soigner à Paris, à l'hôpital Lariboisière ; sa voisine de lit, Rolande, se sentait des dispositions pour la carrière qu'Emilienne avait, à la fleur de l'âge, si scrupuleusement embrassée.

Hadjadj eut le bon goût de ne pas décourager cette vocation naissante : il venait, chaque jour, à l'hôpital, dans la salle commune, plaçant sa chaise entre les deux lits, offrant son soutien, sitôt la convalescence achevée, à ses deux amies.

Et, dès lors, commença à fonctionner une association en participation, doublement fructueuse pour l'homme qui connut, en ces temps d'incertitude et de désarroi, la sécurité du bon bourgeois français, vivant à l'époque heureuse où M. Loubet présidait aux destinées de la République et où le franc valait vingt sous.

Joseph Hadjadj vivait, on peut le dire, largement. Un soir, dans un café-tabac, il fit la connaissance du « patron » de la maison la plus importante de Tunis.

Les affaires sont les affaires et Hadjadj songeait, comme il se doit, aux siennes, avant tout. Le marché fut conclu : les deux amies traverseraient la Méditerranée ; elles seraient là-bas reçues avec enthousiasme ; c'étaient des recrues de qualité.

Tout aurait fonctionné pour le mieux et Hadjadj serait encore un paisible rentier si la dame de Pontarlier, dont le bulletin de naissance avait été égaré dans la rue n'avait fait à la police une déclaration qui permit, à la suite d'une enquête, de retrouver la trace d'Emilienne et de démasquer la frauduleuse utilisation de son état-civil.

On perquisitionna dans la chambre d'Emilienne et de Rolande. On y trouva de quoi publier une édition complète des lettres du parfait maq...

Toute une correspondance savoureuse, nuancée, adressée par l'Algérien à ses deux femmes. On ne pouvait, à vrai dire, prétendre y trouver une exhortation à la débauche. Car, prostituées, elles l'étaient depuis maintenant assez longtemps pour n'être point encouragées à le devenir.

Mais les bons conseils qu'Hadjadj leur prodiguait, les avertissements sérieux, les leçons toutes paternelles qu'il leur donnait de Paris !

Cette correspondance servit injustement de motif aux poursuites qui furent intentées à Joseph Hadjadj ; on lui reprochait d'avoir poussé ses deux maîtresses à se prostituer et plus spécialement Emilienne, la mineure qui s'abritait sous une majorité frauduleuse, usurpée à la dame de Pontarlier.

— ...Mais je n'étais qu'un conseiller bénévole, totalement désintéressé, dit l'inculpé au président Lhuillier.

— Et vous receviez de Tunis l'argent.

— Je le conservais... pour le leur rendre plus tard.

— En somme, vous étiez une sorte de Caisse d'Epargne.

— Parfaitement. En retour, je veillais à ce qu'elles ne fussent pas exploitées. Si vous saviez, monsieur le président, comme les patrons sont rapaces ! Il faut intervenir souvent...

— Votre passé inspire une méfiance accrue : quatre condamnations pour vol, banqueroute, émission de chèques sans provision.

— Mon commerce avait périclité en Algérie.

— Et c'est la raison pour laquelle vous avez envoyé dans une maison spéciale de Tunis une jeune fille mineure. Vous n'avez pu justifier d'aucun travail régulier ?

— J'attendais la fin de la crise.

— Vous semblez l'avoir, pour votre propre compte, parfaitement déjouée.

— Non, Monsieur le Président, je guidais ces demoiselles, je les conseillais plutôt comme un grand ami que comme un amant.

Le dialogue entre le président et Hadjadj aurait pu durer longtemps sur ce ton de discussion courtoise.

M<sup>e</sup> André Tabet plaide avec beaucoup de tact cette cause assez particulière : un an de prison et cinq ans d'interdiction de séjour.

Au fond de la salle, une femme pleure et s'évanouit, c'est Emilienne.

Elle balbutie ces quelques mots : « Je l'aime, je l'aime. Que vais-je devenir sans lui ? »

Et c'est à cause d'elle qu'il a été condamné.

Jean MORIERES.

## LÈSE-MAJESTÉ

**P**ARCE qu'il habitait en face d'une maison très hospitalière, qui a pris l'enseigne du monstre égyptien, habile dans l'art de proposer aux passants des énigmes, Lucien Moulethor avait pensé qu'il pourrait vendre facilement à la clientèle attirée dans ces parages toute sa camelote.

Lucien Moulethor possédait, en effet, une camelote très complète et très spéciale, une imagerie abondante des objets apparemment familiers : briquets, boîtes de cigaretttes, qui n'étaient qu'une enveloppe fallacieuse, servant à dissimuler des objets d'un goût douteux, mais d'une obscénité non équivoque.

Les images constituaient un outrage non seulement aux bonnes mœurs, mais encore aux plus hauts personnages de ce temps. Les hommes politiques les plus connus étaient, sur des cartes postales, représentés en des attitudes qui n'étaient évidemment pas celles qu'ils devaient prendre, sous le regard de M. Lebrun, autour de la table du Conseil des ministres.

Un truquage assez grossier avait permis de réaliser ces fantaisies photographiques qui obtenaient, dans le quartier, un vrai succès. Peut-être certains « piqués » trouvaient-ils un plaisir rare à considérer cet ancien président du Conseil ou cet autre, qui fut si souvent garde des sceaux, dans le libre exercice d'une nature égarée par la passion.

La cause était assez nouvelle. Et Lucien Moulethor, interrogé par le président Laemlé, confessait sa faute qui était plus encore qu'immorale, un crime de lèse-majesté.

Quel était donc le fabricant de cette camelote ?

Lucien Moulethor se garda de le révéler. Fallait-il le croire quand il raconta que le stock tout entier lui avait été vendu dans un café, aux Halles, par un individu non autrement désigné que par le sobriquet de « la Pédale » ?

Bon prince, le président Laemlé n'insista pas. Mais en chambre du conseil, les magistrats eurent tout loisir pour examiner le lot saisi chez l'inculpé et dépose au greffe.

Pour cette première infraction aux lois de la morale et au respect, dû aux maîtres de l'Etat, Lucien Moulethor, que défendait M<sup>e</sup> Louis Pimienta, a été condamné à huit mois de prison. Mais il obtint le bénéfice du sursis.



Dix ans de bagne à Pontié, Pautrot, et Lacombe, les trois agresseurs du garagiste de l'avenue de Saxe. Les gardiens de la Paix ont présenté leurs vœux à M. Langeron, en lui offrant l'aubade traditionnelle.



## CHRONIQUE DU CHATIMENT



**N** pourrait recommander aux juges de Strasbourg d'user de plus de sévérité à l'égard des « charognards » : trois charcutiers ou bouchers ont comparu, la semaine dernière, devant le tribunal de cette ville, pour avoir vendu des saucisses ou de la viande décomposées : Trois semaines de prison à Charles Ertel, quinze jours avec sursis à Louis Foeller et six jours avec sursis à Guillaume Schmidt. La santé des consommateurs devrait être rigoureusement protégée.

— Réfugié avec ses compatriotes allemands, à Montauban, Erich Friedmann, après avoir cambriolé les cœurs d'accueillantes Montalbanaises, cambriolait aussi leurs appartements : la Cour d'Assises du Tarn-et-Garonne l'a condamné à dix ans de travaux forcés.

— Yen Choei Ming et un autre Chinois Sun Kee Chye avaient rapporté de Chine une valise, à double fond, bourrée de pièces françaises de dix et cinq francs parfaitement imitées : cinq ans de réclusion à chacun d'eux.

— Un garçon laitier Jacques Auriel, qui, pour masquer un détournement de deux mille sept cents francs, raconta qu'il avait été attaqué dans l'express Longueville-Paris, a été condamné par le tribunal de Provins à quatre mois de prison.

— Deux ans de prison à Jean Le Her, sellier à Plourin (Finistère), qui avait abusé de sa belle-fille, une enfant de treize ans ; la mère de la victime, qui avait été complice, est condamnée à la même peine.

— Escorté à l'audience du tribunal correctionnel de Grenoble par ses clients reconnaissants, Joseph Girodot, qui exerçait son « art » dans la région de Voiron a été condamné à trente francs d'amende pour exercice illégal de la médecine.

— Cinq ans de réclusion à André Segaud, un riche cultivateur de Durfort (Tarn-et-Garonne) qui tua, dans une crise de jalousie injustifiée, à coups de pelle, sa femme, mère de quatre petits enfants.

— De deux balles de revolver, Marcel Merlier, ouvrier métallurgiste fit deux borgnes : il blessa, dans un café à Gennevilliers, sa maîtresse et un consommateur. Harmonie des chiffres : deux ans de prison.

# DES HOMMES

## Le Roman de l'évadé

**S** i quelqu'un revient de loin, c'est bien ce Charles Brenner, qui comparait, il y a quelque temps devant la 14<sup>e</sup> chambre du tribunal correctionnel de la Seine.

Porter à son casier judiciaire deux condamnations à mort n'est pas donné à tout le monde. Charles Brenner a ce privilège d'avoir, de justesse, évité deux fois les bons offices de M. Deibler : le 26 octobre 1919, la cour d'assises du Rhône prononçait contre lui la peine capitale pour l'assassinat d'une domestique, rue Servian ; arrêt cassé pour vice de forme et l'affaire renvoyée aux assises de Bourg, les jurés bressans prononcèrent le même verdict.

Pour en finir, la clémence présidentielle commua la peine en celle des travaux forcés à perpétuité.

Dès lors, commença pour le bagnard, une vie mouvementée : arrivé à la Guyanne le 14 août 1921, Charles Brenner s'évadait l'année suivante, mais arrêté à Trinidad, il était extradé : à titre de punition, pendant trois ans, il est confiné aux îles du Salut.

Le 20 juillet 1925, la Belle lui sourit : il se



Toute la vie de Charles Brenner défila devant les juges de la quatorzième chambre.

saive et n'est pas repris. Réfugié au Venezuela, il est devenu Carlos Bruleur.

Il fait quelques affaires, économise assez pour s'offrir un voyage en Europe, débarque en 1927 à Barcelone où il séjourne sous le nom de Georges Montigny. De nouveau, il franchit l'Atlantique, retourne à Caracas. En 1929, on le revoit à Barcelone et en 1930, Georges Montigny est à Paris.

Il avait reçu en Espagne des papiers d'identité au nom de Jean Royet : il décide de stabiliser son état-civil.

Jean Royet se fait contrebandier : le 14 septembre 1933, à Cratzwald, en Lorraine, son trafic clandestin de tabacs est découvert. Le tribunal de Metz condamne Jean Royet à 3 mois de prison et 60.000 francs d'amende.

Il faut donc encore changer de nom : successivement, le condamné à mort de 1919 s'appelle Linaud (un état-civil réel et usurpé) et Chaudfond (un état-civil imaginaire).

En 1935, arrêté pour vol, il est conduit devant le substitut du Petit Parquet qui découvre qu'il s'appelle... Montigny et naturellement Brenner se garde de le démentir. Sous ce nom, cette fois, il recueille treize mois d'emprisonnement.

Sa peine achevée, il croit avoir droit au repos et à l'oubli. Il retourne dans l'appartement qu'il a loué rue des Minimes à côté de la caserne de gendarmerie et c'est là que le 13 septembre, il est à nouveau repris.

Car entre temps, un habitant de Nantes M. Jean Royet avait appris avec stupeur sa condamnation pour contrebande de tabacs !

Toute la vie de Charles Brenner défila dans une sorte de film judiciaire dont la 14<sup>e</sup> chambre après la plaidoirie de M<sup>o</sup> Odette Simon, vient de donner l'épilogue : huit mois de prison pour usurpation d'état-civil, en attendant le retour au bagne ou l'incarcération perpétuelle.

## Outrages aux mœurs

**P** ASSANT un jour, devant une affiche du Club du Faubourg, le capitaine de corvette, Guibaud sentit dans son cœur de marin s'élever une tempête d'indignation.

L'affiche annonçait un débat sur la Magie et l'amour, sur la rationalisation sexuelle, et la liberté de conception. Au cours de ce débat, d'importants problèmes devaient être traités : Qu'est-ce le coït magique ? Qu'est-ce le serpent symbolique ? La jeune fille doit-elle être dévirginisée scientifiquement avant le mariage ? Pourquoi condamner l'époux après l'épouse ? Est-il vrai que la conception n'est possible que soixante-cinq jours par an ? Parmi les orateurs inscrits, on relevait les noms de Mme Maria de Naglowska, grande prêtresse d'amour au Temple de la troisième Ère, et de M. Fernand Boverat, secrétaire de la Ligue pour l'Accroissement de la Natalité, que rendirent célèbre ses poursuites contre la danseuse nue Joan Warner.

Le capitaine de corvette se voila la face, arracha l'affiche coupable, mit le cap sur le Palais de Justice.

— Je suis officier de marine, expliqua-t-il devant le magistrat de service, cette affiche choque ma pudeur et me cause un préjudice moral. Je somme le Parquet de poursuivre le Club du Faubourg.

Le magistrat lut et retint l'affiche, et comme c'était son devoir, enregistra la plainte. Mais il n'y eut pas de poursuites. Léo Poldès fut seulement invité à modifier sur une nouvelle affiche les termes qui avaient pu froisser la pudeur de l'officier. Léo Poldès déféra à cette demande. Une nouvelle affiche fut placardée. La réunion se déroula normalement. L'incident paraissait clos, lorsque, soixante jours plus tard, le commandant Guibaud, qui a l'indignation tenace, assignait Léo Poldès devant la 12<sup>e</sup> Chambre, pour outrages aux bonnes mœurs.

Une condamnation de principe : 16 francs d'amende avec sursis, fut prononcée. Mais, les hauts magistrats de la Cour d'Appel viennent de rendre leur arrêt. Après plaidoirie de M<sup>o</sup> Maurice Garçon, le Faubourg a été acquitté. Le capitaine de corvette, débouté.

On ne peut, comme l'a fait Léo Poldès, que rappeler cette phrase de Maurice Barrès :

« Est-ce assez grotesque la pudeur des hommes de quarante ans ! »

## Les plaisirs du "faux-prêtre"

**D** ANS le triste local qui sert de cadre au tribunal pour enfants, trois jours par semaine et les trois autres jours, à la 15<sup>e</sup> Chambre correctionnelle, l'audience est toujours abondamment chargée.

Tout ce qui touche à l'enfance échoue dans cette pièce sombre, d'aspect sinistre ; les gosses viennent là et aussi ceux qui les ont frappés, malmenés, corrompus.

A cette dernière catégorie appartient Fernand Riquet, ex-séminariste, qui avait conservé de sa vocation ancienne le goût du costume religieux.

Fernand Riquet, qui se faisait passer pour prêtre (le port de la soutane n'avait inspiré aucune méfiance), réussit, au mois d'août dernier, à se faire confier un enfant de treize ans, par la grand'mère. Il connaissait un peu la vieille dame et le prétexte invoqué — faire travailler l'enfant dans un presbytère de campagne de Seine-et-Oise — était particulièrement rassurant.

Dès la première nuit, passée dans un hôtel de la rue de Tolbiac, au lieu du clair paysage champêtre, l'ignoble individu se révéla. L'enfant eut peur, résista comme il put aux violences du faux prêtre et n'osa pas raconter à sa grand'mère la scène dont il avait été la victime.

Il fallut une récidive pour démasquer le coupable. Le 29 septembre, Fernand Riquet, dénoncé par la grand'mère était arrêté par les gendarmes et pris exactement en flagrant délit.

Comme il ne pouvait nier, il invoqua l'excuse d'une aberration mentale. Et disant cela, il disait probablement vrai. Mais un médecin aliéniste conclut à sa responsabilité entière.

Pour défendre ce « triste » client, M<sup>o</sup> Jean Lhermitte s'efforça, contestant le raisonnement de l'expert psychiatre, de montrer que la passion qui le brûlait était bien la « force irrésistible » dont parle le Code pénal pour excuser un criminel.

Le Tribunal, indigné par les actes renouvelés de Fernand Riquet, le condamna à deux ans de prison. Une détention plus longue, mais à l'hôpital, n'eût-elle pas été plus salutaire ?



La première audience de la Cour d'Appel d'Addis-Abeba s'est ouverte, l'autre semaine, sous le signe du "Duce".

M. Couplet, chef de la Sûreté de Marseille, interroge les victimes du dernier attentat : les encaisseurs municipaux.



## COURRIER JURIDIQUE

1. *Jean, Saint-Dizier.* — Non, la loi d'amnistie ne s'appliquera certainement pas au cas que vous nous signalez et qui a été sanctionné par une peine de trois ans de prison.

2. *Belle-vue, C. H. R.* — Nous ne pouvons que vous conseiller de déposer, contre cet individu, une plainte pour grivèlerie d'aliments. Mais ses agissements doivent faire douter de sa solvabilité. En tout cas, seule une action énergique pourra, peut-être, donner un résultat.

3. *Mme Veuve L. C., Normandie.* — Votre cas est digne d'intérêt. Nous ne pouvons encore savoir si vous bénéficiez de l'amnistie. Mais vous pourriez certainement prétendre à une grâce amnistiante qui aura pour vous le même effet. Attendez le vote de la loi et écrivez-nous à ce moment.

4. *M. P.* — Il faut engager un référé pour obtenir la restitution des titres et documents qui vous appartiennent, mais auparavant, nous pensons qu'une nouvelle démarche auprès du procureur pourrait aboutir. Y a-t-il un procès en dommages-intérêts introduit par la partie civile ? Vous pouvez demander l'assistance judiciaire pour le référé et votre cas est assez spécial pour vous permettre de l'obtenir.

5. *Fidèle lecteur.* — Vous a-t-on fait savoir directement ou indirectement que la sanction disciplinaire prise contre vous, il y a dix ans, serait un obstacle à votre candidature dans une autre branche ?

L'amnistie s'appliquera probablement à certaines peines prononcées par les conseils de discipline. Donnez des précisions sur votre affaire.

6. *Emile R., Riedisheim (Haut-Rhin).* — Hélas ! l'encombrement des parquets oblige souvent à faire consigner aux plaignants une somme d'argent, avec constitution de partie civile. Vous pourriez engager une citation directe devant le tribunal correctionnel de Mulhouse en escroquerie contre les coupables.

7. *M. M. Kayes (A. O. F.).* — La réclamation que présente votre grand-père nous paraît injustifiée : il possède des biens suffisants. La pension alimentaire doit d'abord être fournie par les enfants : elle exige en outre la preuve de la détresse du demandeur.

8. *Charles M., Seine-Inférieure.* — Le délai d'appel, en matière correctionnelle, est de dix jours après le jugement. Mais pourquoi vouloir faire défaut, au lieu de présenter vos explications ? Votre projet est peu raisonnable.

9. *A. M., 3500.* — Il est probable que l'amnistie s'appliquera à l'espèce et que la condamnation si légèrement prononcée contre vous en 1931 sera définitivement effacée.

Vous n'avez aucune chance d'obtenir la révision du procès.

10. *Wilfrid C., Bizerte.* — Avec un pareil constat, vous êtes certain d'obtenir le divorce à votre profit.



**P**

AN, pan, pan!  
Pan, pan pan!

Un puissant projecteur éclaire l'étroite piste de la « Maison de danses » dénommée « Barcelona de Noche ». Au centre du rayon lumineux, un énergumène, vêtu de haillons, cravaté d'un foulard rouge et noir, coiffé d'une casquette, frappe le parquet à coups redoublés d'un énorme gourdin.

Pan, pan, pan!  
Pan, pan, pan!  
Soy una anarquista...

L'homme n'est pas un véritable anarcho. Artiste syndiqué, il s'efforce, à l'aide d'un grime agressif renforcé par une mimique violente, d'évoquer la puissance destructrice de l'anarchisme. Il affirme vouloir tout détruire de l'ordre social en se faisant voleur, tueur, incendiaire.

L'accueil du public — miliciens, comitards, ouvriers — est froid. Le numéro, malgré son dynamisme extraordinaire, ne parvient pas à l'émouvoir, pour l'excellente raison qu'il n'est plus « à la page ». L'énergumène, avec ses habits de misère et son gros gourdin, retarde terriblement. L'anarchisme qu'il s'acharne à vouloir représenter, c'est l'anarchisme d'hier...

Or, cet anarchisme-là, qui ne projetait rien moins que l'anéantissement total de la société actuelle, suivi d'une reconstruction du monde sur des bases entièrement neuves, avec départ à zéro — s'il vous plaît! — cet anarchisme-là n'existe plus, n'en déplaît aux vieux purs.

### L'anarchiste d'avant le 19 Juillet

Naguère, lorsqu'un mouvement éclatait dans la Péninsule, la F. A. I. sortait ou — on l'a bien vu le 6 octobre 1934 — ne sortait pas. Dans le premier cas, sa sortie était marquée par des ravages étendus, commis au nom d'un idéalisme surhumain. De vieux Faïstes m'ont dit :

— Nous ne collaborions avec aucun des partis en lutte. Nous agissions seuls, nous bornant à profiter de la bagarre pour mettre en pratique nos théories destructives, pour nous faire la main, en quelque sorte, et acquérir ainsi un terrible prestige. L'orage passé, la F.A.I. s'évanouissait. Les forces répressives arrêtaient et condamnaient des membres de l'E. R. C. (Gauche Républicaine Catalane), de l'U. G. T. (Union Générale des Travailleurs), du P. S. (Parti Socialiste), de l'E. C. (Estat Catala). Mais bien rares étaient les juges qui pouvaient se vanter d'avoir condamné un vrai Faïste ! Société secrète cent pour cent, la F.A.I. s'en tenait aux signes de reconnaissance et aux mots de passe, à l'exclusion de toute carte, liste ou insigne. Mes interlocuteurs — qui s'intitulent eux-mêmes *Los d'ayer* (ceux d'hier) — ont précisé :

— Chez nous, le néophyte n'était pas pris en traître. « Tu auras mission de détruire, d'incendier et peut-être de tuer, lui disait-on. Réfléchis avant. Et puis, pense aux conséquences pour obtenir les aveux, ils te feront peut-être subir le fameux « interrogatoire de Montuich », c'est-à-dire qu'ils presseront tes parties entre deux pierres ! Si tu ne crois pas avoir la force de résister, demeure loin de nous. Tu n'échapperas au peloton d'exécution que pour tomber sous les balles de nos exécuteurs ! »

Avant le 19 juillet, la F.A.I. se croyait insultée lorsqu'une feuille se permettait d'imprimer : « La Fédération anarchiste, cet étrange parti politique... »

— Nous sommes avant tout des anti-politicards, téléphonaient les Faïstes. Rectifiez, ou sinon...

### Aux premiers jours du mouvement

Il faut dire les choses comme elles sont. En juillet dernier, la F.A.I. sort, et, pour la première fois, elle renonce aux méthodes clandestines pour combattre, à ciel ouvert, côte à côte avec les camarades des

Il n'est point exagéré de dire que l'on ne connaît rien — ou presque de la FAI (prononcez « Faïlle »). Pour certains, l'« Organisation » n'est qu'un ramassis de « pistoleros », spécialistes de l'attaque à main armée et du chantage à la mitrailleuse. D'autres soutiendront que les « Faïstes » sont tout bonnement des illuminés,

# Secrets de

Pour la première fois, la F. A. I. combat, depuis le 19 juillet, à ciel ouvert. (En haut) l'endroit où tomba Ascaso est devenu un lieu de pèlerinage.

partis de gauche. Armés de couteaux, de pistolets, de fusils de chasse, les Faïstes se jettent à tombeau ouvert sur les canons et les mitrailleuses, dont ils égorgent les servants. Des chefs comme Ascaso, Felipe, Moralès demeurent étendus, parmi les affiliés obscurs. Les survivants participent, dans l'enthousiasme général, à la distribution officielle d'armes, et aussi à la « récupération officieuse », opérée avec frénésie dans les casernes jonchées de cadavres. En un tournemain, le Faïste perd son caractère mystérieux d'« affilié secret ». Tout comme les camarades, il se trouve équipé, visiblement, d'un fusil et de cartouchières. Alors, sur son bonnet, il inscrit, pour la première fois, les trois lettres F. A. I., qui le désignent à la foule admirative comme un membre de l'association au redoutable prestige.

Dans l'instant même, le premier insigne — un simple bouton de celluloid — apparaît.

— Viva la F. A. I. !  
En écho, des voix répondent :  
— Viva la C. N. T. ;

Le triomphe s'amplifie. La F.A.I. exulte. La C.N.T. (anarcho-syndicalistes) répond avec enthousiasme à l'appel lancé par l'association amie, consent à la « fusion officielle ». La F.A.I., avec ses 4.000 membres — pas un de plus ! — va devenir la « minorité super-agissante » dont le contrôle absolu s'exercera désormais sur les 400.000 membres de la C.N.T. !

Un joli bond en avant, comme on voit. Une évolution complète, disent les vieux Faïstes, avec un soupir de regret.

En effet, personne ne pouvait ignorer que jamais la C. N. T. n'accepterait de contribuer à l'avènement de l'anarchisme pur !

### Premières manœuvres

La devise de la F.A.I. ? « désorganisation, indiscipline, liberté sans bornes ». La devise de la C.N.T. ? « anéantissement du gros patronat, instauration du syndicalisme à chaque pièce de l'engrenage social ». On tombe d'accord sur un premier point : « Supprimer le mot *patron* du vocabulaire. »

Voilà donc que les choses se compliquent, dans l'instant où le gouvernement régulier est pris entre deux feux : *primo*, la révolution fomentée par les militaires, à laquelle il voudrait bien donner toute son attention ; *secondo*, la révolution exigée, en échange de sa collaboration, par la C.N.T.-F.A.I. !

— Nous saisissons les usines, les fabriques, les hôtels, les restaurants, les théâtres, les cinémas, les tramways — en attendant les taxis...

— Mais... où trouverons-nous l'argent nécessaire aux indemnisations ?

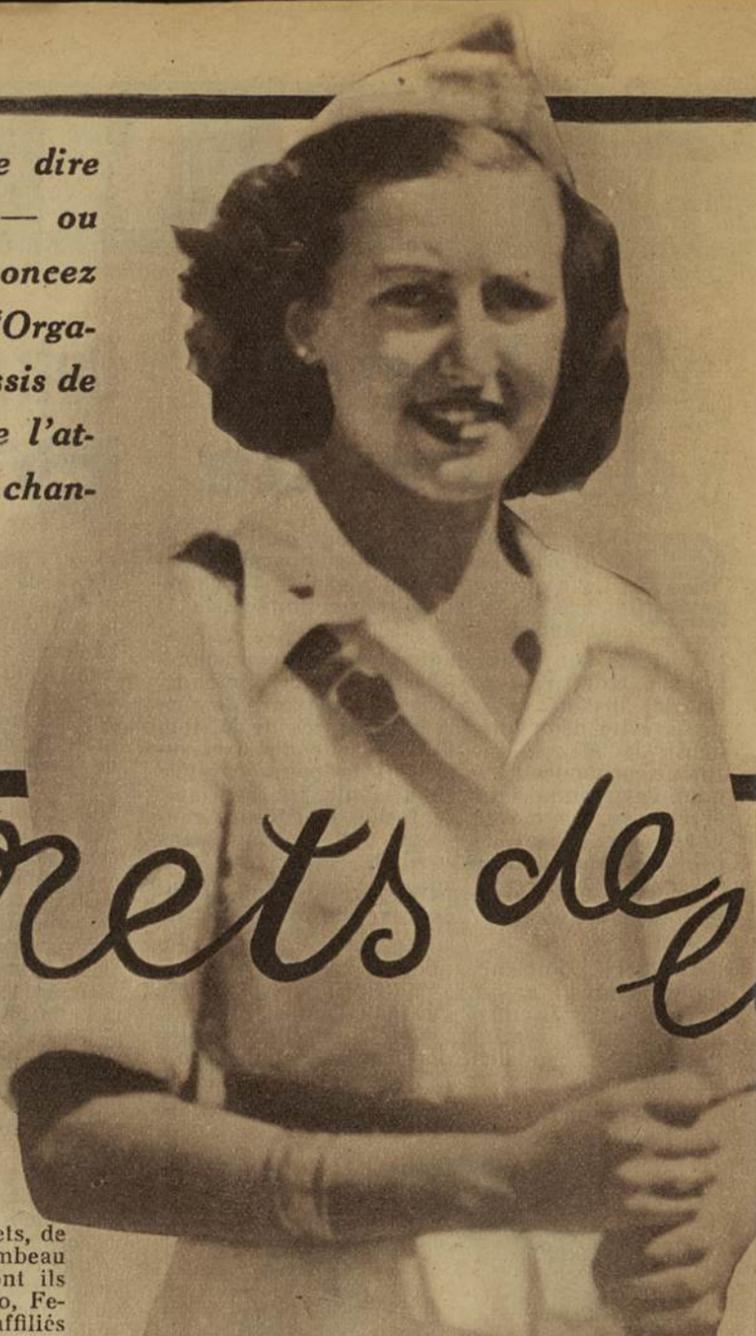
— Nous n'indemniserons personne.

La grande chaleur d'août pèse sur la ville. Les bourgeois, en soupirant, s'épongent le front. Ce n'est qu'à contre-cœur qu'ils avalent la pilule.

Les gens bien informés ajoutent, *in petto* :

— La F.A.I. sait qu'elle ne retrouvera jamais une pareille chance. On peut compter sur elle pour mener la vie dure à tous ceux qui tenteront de lui faire obstacle !

Une pancarte, largement diffusée, vient confirmer



ce propos : La C.N.T. et la F.A.I. sont garantes de la bonne marche de notre révolution. Tout le monde a compris.

### F. A. I. = Tchéka

La F.A.I. n'est pas encore un parti politique. C'est en vain qu'on chercherait à trouver un de ses membres au sein du gouvernement. Sa partie, elle la joue en solo. Pour le front, elle organise la colonne Durutti, composée d'éléments braves, mais turbulents et spectaculaires, réfractaires à toute discipline. Pour l'arrière, elle s'octroie, dans le fameux « Comité central des Milices antifascistes », la direction de la « section d'investigation », qui correspond, très exactement, à la Tchéka des Bolchevistes, devenue G.P.U.

L'astuce saute aux yeux. La mainmise sur ce poste de choix équivaut en fait au contrôle général de toutes les individualités, en ces moments où il suffit d'une douzaine de lignes sur une lettre anonyme pour faire d'un homme un suspect, candidat à l'exécution sommaire. Bombardés « agents d'investigation », les hommes de la F.A.I. pénètrent partout, multiplient les perquisitions, les arrestations, les rafles massives, organisent — qui oserait le nier ! — de

des fanatiques lancés à la poursuite d'un idéal utopique, inaccessible aux pauvres humains. Pour la première fois, un reporter est parvenu à pénétrer dans les cercles les plus secrets de la FAI, où il a recueilli une série de précisions qui situent enfin l'"Organisation" sous son vrai jour. Notre collaborateur Harry Grey est le seul journaliste qui ait été reçu chez les anarchistes espagnols.



le grand chef de la Section d'investigation, me déclare à ce moment-là :

— Nous avons les épaules larges. On nous a accusés de centaines d'assassinats que nous n'avons pas commis, de chantages où nous n'avons été pour rien. N'importe. Nous avons décidé, fermement décidé, que cette révolution serait une vraie révolution, qu'elle ne se terminerait pas en queue de poisson du fait des intrigues et des frayeurs de nos modérés...

Je vois encore Aurelio Fernandez dans son modeste bureau de la Calle Cortes, en cette journée de septembre qui voyait s'approcher la trahison de Tolède. Le béret sur la tête, le pistolet à la ceinture, il martèle les mots :

— Je vais, M. Grey, vous accorder l'autorisation de visiter de fond en comble l'« Uruguay », notre navire-prison. Vous verrez que, contrairement à ce qui a été dit, tous les prisonniers n'ont pas été massacrés. Nous ne sommes pas des tigres altérés de sang. Nous sommes tout simplement des révolutionnaires agissants, et c'est pourquoi nous frappons dur et fort quand il le faut. De manière générale, guerres et révolutions se terminent par un « arrangement » qui épargne les gros au détriment des petits. Cette fois-ci — et nous tenons à ce qu'on le sache — il n'en sera pas de même, grâce à nous. Aucune combinaison diplomatique, aucune acrobatie politique ne pourra empêcher les responsables de payer le prix fort, dès que nous aurons vaincu. Pour la première fois, un organisme inattendu — notre organisme — va fausser le jeu subtil qui se pratique autour des tapis verts.

Je le dis sans fard : en quittant Aurelio Fernandez, je ne pouvais m'empêcher de penser que la future mission des négociateurs de paix ne serait guère enviable. Cet homme au masque énergique, aux gestes durs, m'avait fait comprendre que les détracteurs de la C. N. T. - F. A. I., s'attaquaient à un bien gros morceau.

### Embourgeoisement ?

Septembre tire à sa fin. Tolède tombe. Les rebelles marchent sur Madrid. Que vont faire les anarchos ? Je grimpe à la caserne Pédralhès, à Barcelone, qui, d'ailleurs est devenue la caserne Miguel Bathonine. Par milliers, les Faïstes — ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui — s'équipent pour le front. Ailleurs, à la caserne Carlos-Marx — ancienne caserne Jaime I<sup>er</sup>, occupée par les communistes et les socialistes, les premiers galons apparaissent, les premiers grades se distribuent, les premières velléités de discipline se font jour. Ici, à la C. N. T. - F. A. I., c'est encore l'indiscipline, la pagaïe, qui, au front, a déjà coûté tant de morts. Les « compagnons de confiance » doi-

vent demander à leurs camarades d'accomplir telle corvée, d'exécuter telle consigne.

— S'ils se hasardaient, me dit-on, à donner un ordre, ils courraient sérieusement le risque d'être immédiatement « descendus ! »

Soudain, un événement surgit, qui donne à réfléchir à tous les porteurs d'insignes rouge et noir. Dans le nouveau gouvernement qui vient de se former, Garcia Oliver, de la C. N. T., et Federica Montseny, de la F. A. I., viennent d'être nommés ministres !

Ceci est pour Madrid. Quelques jours plus tard, à Barcelone, Aurelio Fernandez accepte le poste de chef de la Junte de Seguritat, et troque son modeste bureau de la Calle Cortes pour une somptueuse pièce de la *Gobernacion* !

La C. N. T. - F. A. I. s'embourgeoisera-t-elle ? Vite, je cours à la *Gobernacion* où Aurelio Fernandez me reçoit avec son amabilité coutumière :

— Rien n'est changé. Nous sommes toujours nous. Les circonstances nous obligent à augmenter notre coefficient de collaboration, voilà tout. Cela ne nous empêchera pas de régler nos comptes, après.

La semaine n'est pas écoulée que Federica Montseny, parlant à un meeting qui réunit à l'arène monumentale 30.000 personnes, ose affirmer que l'instant est venu d'instaurer une... sorte de discipline, qui sera, bien entendu, une discipline spécialement conçue pour la C. N. T. - F. A. I., une discipline honorable, pleine de dignité puisque librement acceptée...

D'un seul élan, les C. N. T.-Faïstes applaudissent à tout rompre l'oratrice.

Huit jours plus tard, Federica Montseny, encouragée par ce premier résultat, prononce un discours au théâtre Olympia, à Valence :

— Ce qu'il nous faut, s'écrie-t-elle, c'est une discipline de fer !

— Remarquez bien, m'avait dit naguère Aurelio Fernandez. Vous ne nous verrez jamais participer à un défilé...

Ouais ! Lors de la commémoration de la Révolution russe, j'ai vu la C. N. T. - F. A. I. défilé pour la première fois, en bon ordre, bannières largement déployées, musique en tête.

Il est vrai que les musiciens jouaient sans relâche le même air, l'hymne de la F. A. I. : *A las barricadas* (Aux barricades !)

Sans doute trouvaient-ils l'*Internationale* un tantinet réactionnaire.

Mais c'est lors de l'enterrement de Durutti qu'il m'a été donné de constater, chez « ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui », les premiers symptômes réels de la nouvelle « discipline spéciale ». De ce somptueux défilé, la pagaïe, la désorganisation, l'indiscipline, étaient rigoureusement exclues.

L'homme à la cravate rouge, aux habits déchirés, l'homme au gourdin, l'anarcho d'hier en un mot, s'il avait osé s'introduire dans les rangs, eût été chassé sans douceur.

### Le potentiel de la F. A. I.

Je m'efforce, on le discerne, de présenter les choses sous un jour rigoureusement objectif. Force m'est donc de constater un fait : l'« organisation », que d'aucuns persistent naïvement à considérer comme un groupement de gangsters s'est policée, d'une part, et d'autre part a su s'installer dans des postes stratégiques de premier plan, d'où on ne la délogera pas aisément.

Au lendemain même de l'enterrement de Durutti, ceux qui escomptent un affaiblissement de la F. A. I., du fait de son évolution, essuyent une première déception, à l'instant où M. Rebertès, commissaire général d'Ordre public, se voit contraint de « démissionner à 150 à l'heure » pour avoir tenté d'organiser un complot — du moins c'est ce dont on l'accuse — visant à l'élimination, par le pistolet, des principaux chefs de la C. N. T. - F. A. I.

Tout était réglé, paraît-il, comme papier à musique. Aurelio Fernandez et Portela — le chef du bureau

# la F.A.I.

nombreuses « promenades » mortelles. La libre circulation, le voyage, la traversée de la frontière, tout cela est soumis au bon vouloir du fameux Comité, dont les chefs s'acharnent à exterminer ou pour le moins à emprisonner les contre-révolutionnaires...

— Mort aux tièdes ! Qui n'est pas avec nous est contre nous !

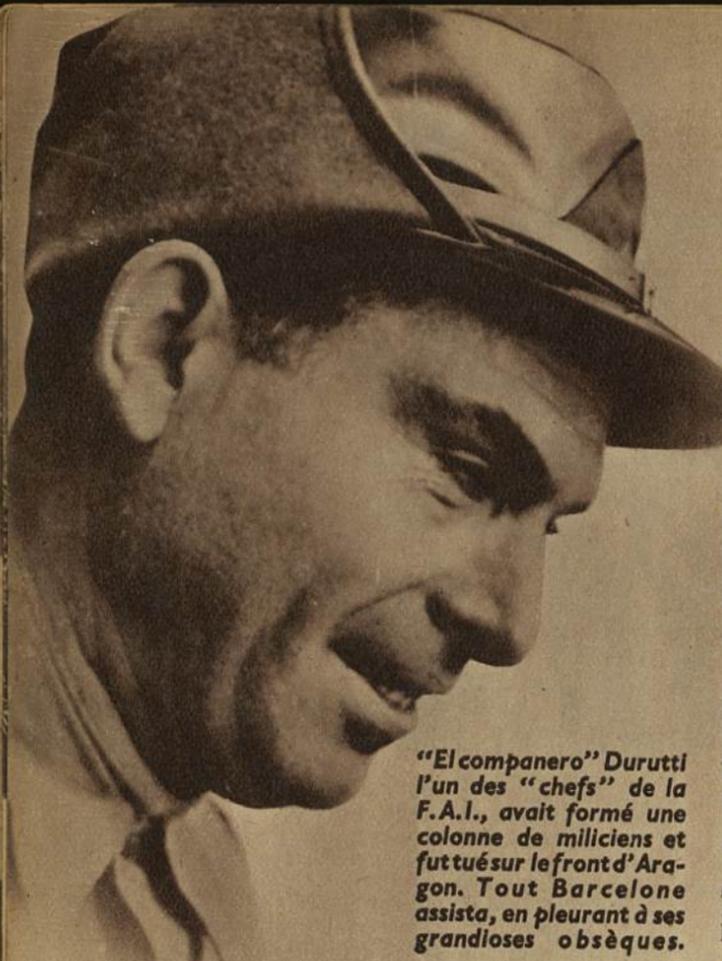
Tous les visiteurs étrangers — je dis bien tous — ont nettement l'impression, surtout en Catalogne, que les autorités officielles obéissent au doigt et à l'œil aux ukases de la F.A.I. On prévoit comme une chose toute naturelle le proche assassinat du président Companys, de Ventura Gassol, du lieutenant-colonel Sandino, de Casanova, d'autres encore. Exagère-t-on ? Dame oui, on exagère un peu. Aurelio Fernandez,



LIBERTAT!

F.A.I.

Depuis Septembre, la F.A.I. siège au gouvernement et préconise la discipline. Et de l'avis général, l'ancien groupement anti-politicard des anarchos espagnols qui a déchiré son masque de mystère, a l'espoir de devenir un grand parti politique.



**"El companero" Durutti l'un des "chefs" de la F.A.I., avait formé une colonne de miliciens et futtué sur le front d'Aragon. Tout Barcelone assista, en pleurant à ses grandioses obsèques.**

des passeports — devaient tomber les premiers, Ruiz, le délégué aux prisons, devait suivre, précédant de justesse le camarade Eroles, chef du personnel de la *Jeffatura* (Préfecture de Police). Les équipes de « tueurs » avaient été triées sur le volet, l'horaire avait été établi avec soin. Qu'advint-il au juste ? La F. A. I. possède-t-elle encore assez d'agents secrets pour en installer un peu partout ? Un « œil » mystérieux avait-il enregistré toute la trame de l'affaire ? Quoi qu'il en soit, le complot fit long feu...

C'était un mardi matin. A 10 heures, on annonçait que le senior commissaire général d'Ordre Public était démissionnaire. A 12 heures, on le donnait comme « destitué ». A 14 heures, on ne cherchait plus à cacher son incarcération à Monjuich, dans cette *Calabozo Grande del Cuerpo de Guardia*, où certains cachots se trouvent en plein roc, à 100 mètres sous terre, dans l'obscurité éternelle.

### L'œuvre de la C.N.T. - F.A.I.

Les tramways, les autobus, fonctionnent mieux qu'ils n'ont jamais fonctionné. Les taxis de même. Les cinémas. — où le prix des places ne dépasse pas 2 pesetas — ne désemplissent point. Hôtels et restaurants, sous la pression des comités, ont dû consentir à ne point augmenter leurs prix ; et ces mêmes comités veillent farouchement à l'observation par la clientèle du menu de guerre, composé de deux plats et un dessert. Dans les usines, dans les fabriques, dans les magasins, le « patron », devenu gérant — quand on a consenti à le garder ! — ne peut effectuer aucun achat, aucune vente sans le consentement de son « Comité ». Quatre signatures sur un chèque, pas une de moins. Quatre signatures, aussi, pour l'achat d'un balai ou d'une boîte d'encaustique. Pour les salaires, on a fixé le minimum à 13 pesetas par jour, et le maximum à 1.500 pesetas par mois.

Ce n'est qu'une étape, m'ont dit les Faïstes. La guerre terminée, nous augmenterons ces salaires. Mais un point est acquis : c'est en vain que vous cherchiez aujourd'hui à trouver des travailleurs à 2, 3 ou 4 pesetas, comme avant.

Possédant le contrôle des frontières terrestres et maritimes, la C. N. T. - F. A. I. supervise le fonctionnement du ravitaillement. Ses hauts comités de « proveiments » ne se débrouillent pas trop mal, qui achètent à l'étranger du sucre à 0 fr. 45 centimes le kilo et de la viande de première qualité (rendue frontière) à 3 pesetas le kilo ! On devine que la distribution est également surveillée.

Nous exigeons pour les profiteurs, m'ont déclaré les dirigeants de la F. A. I. des peines de prison, de lourdes amendes.

Quand nous pourrons en prendre un, nous lui ferons faire le *paseo*, m'ont dit les miliciens Faïstes, appartenant à ces groupes qui *agissent* seuls, et que l'on appelle les « incontrôlés ».

La C. N. T. - F. A. I. supervise les prisons politiques, surveille de près les audiences des tribunaux populaires et des tribunaux spéciaux, s'assure que les sentences sont régulièrement exécutées. Contrairement à ce qui a été dit, elle ne met, dans l'accomplissement de cette tâche ingrate, aucune cruauté. J'ai assisté à de nombreuses séances des tribunaux populaires. Si j'ai vu des départs pour le poteau d'exécution et pour la réclusion, j'ai également vu des départs pour la liberté. Le 20 décembre, à Monjuich, lors de la levée d'écrou d'un vieil officier acquitté par ses juges, le pauvre diable, dont le moral miné par une longue détention, réagit à peine, s'adresse au délégué Ruiz.

Etes-vous sûr qu'on ne me molestera pas, une fois que je serai de retour chez moi ?

Et Ruiz, Faïste auquel la dictature octroya naguère six mois de prison, lesquels furent transformés en dix-huit mois, par les Républicains, de tendre la main au libéré.

— Tu es malheureux. Donc tu es un frère. Sois tranquille, tu n'as rien à craindre de la F. A. I. Je vais te donner un laissez-passer devant lequel tous les nôtres s'inclineront !

Le matin même, la mère du même Ruiz, gravement malade, avait dû subir une transfusion de sang. En redescendant vers la cité, dans la V.8 du délégué, je me prends à dire :

— Si la famille du médecin n'avait pas été assez riche pour payer ses études, aurait-il pu soigner votre mère, aujourd'hui ?

D'un ton sec, le Faïste réplique :

— Dans la nouvelle société que nous sommes en train de bâtir, nous avons naturellement besoin de spécialistes et de super-spécialistes. Mais nous ne leur permettrons jamais de demander, comme cela se pratiquait autrefois, des honoraires astronomiques. Pour célèbres qu'ils puissent être, ils ne feront plus jamais fortune !

Enfin, les chefs de la C. N. T. - F. A. I. m'ont déclaré avec un accent d'orgueil non dissimulé :

— En France, après les élections, on a augmenté les salaires en annonçant la suppression du pourboire. Mais ce pourboire demeure comme devant. Ici, en Espagne, nous avons réellement supprimé la *propina*, comme nous supprimerons tout ce qui pourra être considéré comme attentatoire à la dignité humaine !

Cette dernière phrase contient tout le programme avoué de la C. N. T. - F. A. I.

« Pour chaque être humain, un maximum de dignité », voilà le mot d'action qui a remplacé le vieux slogan qui ne parlait que d'un « maximum de liberté. »

### Le programme de la C.N.T. — F.A.I.

Le vrai programme de la C. N. T. - F. A. I., il vient de m'être donné de le connaître.

— La cause de tous nos maux, m'ont dit les hommes du Comité Central, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme, système antédiluvien où exploitateur et exploité perdent à degré égal leur dignité, et courent vers un même but : le combat où ils s'entredéchireront. Dès que nous serons parvenus à supprimer complètement cette coutume inique, nous nous attaquerons aux autres fléaux qui ravagent le monde. Les politiciens professionnels passeront, avec nous, de vilains quarts d'heure.

Je m'imagine que mes interlocuteurs plaisaient. Il n'en est rien.

— Si nous n'étions pas là, solides au poste, me disent-ils, la politique professionnelle aurait déjà torpillé notre révolution !

Est-ce une allusion à Indalecio Prieto, ministre de la Marine et de l'Air, que la *Solidaridad Obrera*, organe de la C. N. T.-F. A. I. traite déjà d'incapable, pour ne pas dire plus ? Est-ce une allusion à Sandino, ce conseiller à la guerre que la C. N. T.-F. A. I. vient de faire dégommer et que l'on accuse d'avoir transporté des suspects en France, à bord de son propre avion ? Est-ce une allusion à certains politiciens de la gauche modérée, dont la *Sol* déclare qu'ils n'ont pu « changer de cerveau » (textuel) en cinq mois, et qu'il y a lieu de surveiller de près leurs faits et gestes ?

On veut bien me préciser : — Le monde peut vivre sans exploiters. Il peut également vivre sans politiciens, sans chefs défilés, sans milliardaires et sans mendiants !

Nombreux sont les domaines où la C. N. T.-F. A. I. a dirigé de dures attaques. Il y a huit jours, le marquis de R..., et son amie, immobilisés à Barcelone par

un refus de passeport, se sont suicidés, simplement parce qu'ils ne pouvaient plus se procurer de cocaïne. On m'a désigné plusieurs usuriers — cette engance pullulait — qui n'ont échappé au *paseo* que pour connaître la noire misère, après que les juges populaires les eurent condamnés à des amendes de cinq et de six chiffres !

La menace de l'« Organisation » est partout. Elle veut supprimer la prostitution, la maladie vénérienne, la corrida de toros ; elle veut renvoyer à leurs chères études les milliers de nouveaux bureaucrates qui encombrant les « officinas », dépister les nombreux combinards qui s'infiltrèrent dans les comités, elle s'est jurée de ne faire grâce à aucun « salopard », à aucun ennemi du régime, *quel qu'il soit*.

Avec la C. N. T.-F. A. I., il n'y a pas de milieu. On est digne, ou on n'est pas digne de respirer l'air purifié de ce monde tout neuf, de ce « Paradis espagnol » dont elle supervise la dure gestation.

### Conclusion

La F. A. I. persiste à nier, lorsqu'on lui parle d'ambitions politiques. Mais j'ai dans l'idée que ses dénégations ne signifient plus grand-chose. De l'avis général, l'« Organisation » aspire secrètement à devenir un grand, un très grand parti politique...

Réussira-t-elle ? L'avenir le dira. En tous cas, elle possède un atout. Intransigeante quand il faut être intransigeante, elle sait faire preuve d'humanité à l'occasion.

Que l'on me permette une dernière anecdote. Récemment, un Français de Barcelone, M. Paul Cachet, pour ne pas le nommer, tenta, par humanité, de favoriser l'évasion d'une jeune Espagnole — dont on avait tué les deux frères — en la faisant passer pour sa femme grâce à une photo apposée sur son propre passeport, à lui Cachet. Le coup fut découvert, par les « Investigateurs » de la F. A. I., au pied de la passerelle du bateau. Eh bien, quoi qu'on en puisse penser, ni M. Cachet ni sa protégée ne furent passés par les armes. Les autorités ayant reconnu, après une brève enquête, que le Français avait agi par humanité, et non pour de l'argent, ordonnèrent la libération immédiate des coupables, et poussèrent la mansuétude jusqu'à autoriser la dame à déguerpir officiellement.

En vérité, si la F. A. I. devient un grand parti politique, c'est aussi qu'elle s'acharne à profiter de toutes les leçons.

Harry GREY.



# L'AFFAIRE GAROLA



## II. — Le contrôleur Veyrac avait-il une vie double ?

Marseille  
(De notre envoyé spécial.)

L'OPINION de M. Giacomoni est formelle : Marius Veyrac est l'assassin de Mme Garola. M. le commissaire divisionnaire Martin n'est pas moins catégorique. Vendredi, à son retour de Nice, il s'est étonné que l'on puisse mettre en doute la culpabilité du surveillant. Donc, pour ces messieurs, le mystère du train 759 est éclairci. Veyrac, le coupable, est un « excité génital ». Coutumier du fait, il n'a pas été heureux dans le cas Garola : la victime en est morte, car jamais Veyrac n'a voulu tuer.

Respectons la position ainsi prise par les magistrats.

Il nous a paru utile cependant d'étudier minutieusement l'inculpé, de pénétrer dans sa vie privée dans l'espoir de trouver quelques indications.

Au cours de ces recherches, nous avons fait la part de ce qu'on pourrait appeler le parti-pris. Il est compréhensible, humain, que, par esprit corporatif, les cheminots défendent leur camarade, cherchent à le rendre sympathique. Aussi, avons-nous cherché ailleurs et nous n'avons eu des conversations avec ces derniers qu'une fois notre opinion faite sur la vie et la mentalité du surveillant du train. Il est naturel également que dans une affaire aussi troublante par son cadre, son atmosphère et la personnalité de la victime, on voit l'opinion publique ne pas accepter la thèse de l'accusation. (Personne, dans le midi, ne croit à la culpabilité de Veyrac) et prêter à ce crime des causes autrement mystérieuses. Nous avons également tenu compte de cet état d'esprit.

Examinons d'abord cet homme. Paysan, ouvrier agricole, homme d'équipe, gardien de dépôt, Veyrac devient surveillant de train et non contrôleur comme on l'a écrit à tort. Cela correspond, nous a dit un de ses chefs, à un poste légèrement supérieur à celui d'homme d'équipe. Il arrive fréquemment aux surveillants de poinçonner les billets, mais leur rôle consiste surtout à circuler d'un bout à l'autre du train et à se tenir à la disposition des voyageurs, jusqu'à leur rendre parfois de menus services matériels. Ce détail a son importance, car il détruit la légende d'un Veyrac ayant satisfait à un examen exigeant des capacités d'intelligence et de savoir. Le surveillant du 759 n'avait ni les unes ni les autres.

Marius Veyrac a épousé une jeune fille d'Avignon. Le ménage qui se fixe dans la maison paternelle malgré les déplacements du surveillant, connaît l'accord parfait et Mme Veyrac montrera combien elle est solidaire de son époux en venant le défendre chez le juge d'instruction, à Nice.

Voyons vivre cet homme, maintenant. Veyrac assure le service du train Marseille-Vintimille. Il quitte Marseille le matin vers 5 heures et retourne dans cette ville le soir. Qu'y fait-il ? Il rejoint le domicile des époux Rozier, ses cousins, situé non loin du dépôt du P. L. M., 4, boulevard Pardigon. Il y mange. Il y couche. C'est le fameux deuxième domicile. Celui qui a fait dire à certains que le surveillant avait une vie double, compliquée, mystérieuse. En fait, en raison de son service, Veyrac doit habiter Marseille. Aux yeux de la Compagnie, le 4, boulevard Pardigon, est la résidence officielle. D'ailleurs il est matériellement impossible à Veyrac de se rendre chaque soir à Avignon. Notons qu'il s'y rend cependant le plus souvent possible : dès qu'il a son jour de repos et même, en service. Pourtant, sa carte de circulation ne lui laisse pas cette dernière liberté. C'est une petite faute professionnelle. Or, cette faute il l'a commise le jour du drame du 759 et il apparaît bien qu'il ait voulu la cacher à ses chefs, ce qui expli-

querait le trouble et le bafouillage qui suivirent.

Donc, Veyrac passe ses soirées boulevard Pardigon, une artère ouvrière et assez triste de la Belle-de-Mai. Que fait-il là ? Il y bavarde avec les Rozier, ses cousins, dans un petit appartement situé au fond d'une cour, modeste, éclairé au gaz. Une solide et vieille amitié unit ces êtres. Quelquefois Veyrac se rend dans la boutique de l'épicier, voisine du logis. C'est alors la conversation banale des petites gens et dont nous avons pu reconstituer des bribes. Le temps, le métier, les événements de chaque jour en font les frais. Le surveillant de trains nous apparaît alors sous son jour véritable : un être assez fatot, au caractère mou, une mentalité simpliste. Un voisin qui le connaît bien, nous a dit de lui : « Il parle souvent à tort et à travers. C'est une « bazarette » (1).

Nous avons sondé, fouillé, interrogé. Rien, absolument rien d'anormal n'est apparu dans cette vie. Elle est quotidienne et sans histoires comme celle de milliers de petits employés. Quant à l'homme, il semble être de ceux dont on dit : « ...qu'ils n'ont pas inventé la lune. »



Le commissaire divisionnaire Martin n'est nullement démonté par la constatation de ces faits. Au contraire. De cette existence simple et sans tache, il tire argument et s'écrie : « Naturellement, puisque les trains lui suffisaient ! »

C'est donc l'hypothèse suivante qui se présente : Dans son 759, Veyrac n'est plus le même homme. L'atmosphère du rapide réveille en lui l'instinct qui sommeille. Ce refoulé, ce timide sexuel a soudain toutes les audaces dans ce milieu familial, dans ces couloirs silencieux, devant ces compartiments aux rideaux baissés, à la lumière en veilleuse. L'idée de la femme, du sexe, s'impose à lui, le domine. Les dormeuses isolées sont ses proies. Avidement, il les cherche. Si, par chance, il en découvre une, il s'enferme avec elle, la terrorise, exige ce que l'on sait... se livre devant la voyageuse épouvantée à une comédie obscène, mais, matériellement, la respecte.

En passant, faisons une observation. Si, véritablement, ces faits se sont produits aussi fréquemment que le prétend la police, il est étonnant que toutes les victimes se soient tuées, exception faite pour celle dont *Déetective* a publié la lettre anonyme. L'excuse du respect humain, pas plus que celles de la crainte du scandale ou d'ennuis possibles, ne peuvent expliquer, ni légitimer ce silence. Ou alors que la Compagnie le rompe si véritablement elle est saisie de plaintes.

Cette hypothèse acceptée, on est en droit de se poser une première question. La mentalité de Veyrac nous étant connue, pouvons-nous admettre qu'il se révèle, soudain, dans le train, le sadique dont nous venons d'imaginer les exploits ? Est-il possible qu'il ait ainsi caché son jeu ? Ce dédoublement de sa personnalité est-il admissible. Il reste aux docteurs psychiatres de nous répondre et surtout d'examiner le surveillant du train 759. Peut-être découvriront-ils, en lui, un deuxième procureur Hallers.

Les psychiatres pourraient aussi nous expliquer comment cet être simple, manquant d'imagination et de curiosité (il n'avait si peu que, faisant le service Lyon-Strasbourg il a négligé de visiter cette dernière ville pendant les quelques heures dont il disposait) a pu avoir l'idée des chaînes, de ces fameuses chaînes qui liaient les poignets de Mme Garola. On comprendrait mieux cela de la part d'un être plus affiné, plus cérébral.

L'épicier du boulevard Pardigon, après avoir été un moment réticent, nous a longuement parlé de l'inculpé. Entre autres réflexions d'un solide bon sens il en est une de cette excellente femme qui nous a frappés, tant elle est pertinente :

(1) Bavard naïf : expression marseillaise.

## Veyrac avait deux domiciles, l'un à Marseille, l'autre à Avignon. En bas : Le chef de gare du Cap d'Ail.

« Mais, voyons, non seulement Veyrac n'aurait jamais pris l'initiative d'aller chez un pharmacien acheter du chlorure d'éthyle, mais encore, je suis persuadée qu'il ignorait l'existence et les propriétés de ce produit. »

On peut admettre aussi que les contradictions du surveillant, lors de l'accusation, soient déterminées justement par son caractère, son état d'esprit. Il est à peu près certain que la crainte d'être puni pour avoir pris le train à Avignon, l'a poussé à mentir. D'après nos renseignements cette faute légère aurait entraîné une sanction également bénigne : Un blâme sans inscription au dossier. Mais le blâme, Veyrac le redoutait. Un autre fait plus significatif témoigne de sa puérité : convaincu de sa négligence, il s'est rendu, à l'arrivée à Monte-Carlo, auprès de M. Maillaguet, son chef de train et lui a tenu ce langage : « Chef, cette histoire va m'attirer des ennuis... J'ai bien peur que l'on me supprime mes gratifications de fin d'année. » Il est d'ailleurs inexact d'affirmer que la négligence de Veyrac a été totale. Il a prévenu le chef de gare de Beaulieu et celui de Cap-d'Ail de la découverte qu'il venait de faire. La lettre ci-après, adressée par son chef de train au juge d'instruction et qui, à notre connaissance, n'a pas été communiquée à la presse, n'a-t-elle pas autant d'importance que les témoignages Cacavelli et du marchand d'oreillers ?

« Marseille, le 18 décembre 1936.  
« Monsieur le Juge d'instruction  
Nice.

« Ayant accompagné le train 759, le 15 novembre 1936, de Marseille à Menton, en ma qualité de chef de train, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance les quelques renseignements ci-après :

Au départ de Marseille, le surveillant de train Veyrac est venu au fourgon de tête me porter son nom écrit sur un bout de papier ; ayant échangé quelques paroles de politesse avec cet agent, aucun de ses gestes ni son attitude, toujours joviale, ne porte à croire que cet homme pouvait avoir commis un crime.

« A l'arrivée du train à Monaco, Veyrac, alors tout émotionné, et je trouve cela normal, après la découverte qu'il venait de faire, est venu en tête du train me dire exactement ceci : « Chef je viens vous aviser que je viens de découvrir une dame morte dans le train — et qui me paraît avoir été assassinée — je tiens à préciser ses dernières paroles car aux dires des journaux, il aurait caché qu'il y avait eu crime, en effet, moi-même, je répondais aux voyageurs qui me questionnaient que c'était une mort naturelle pour ne pas les affoler.

« Agréer, Monsieur le Juge d'instruction, l'hommage de mon plus profond respect.

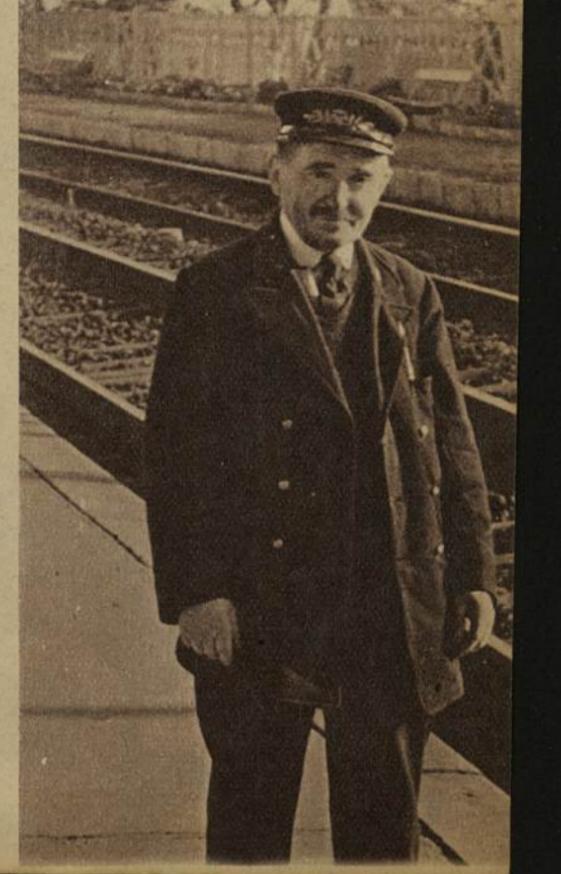
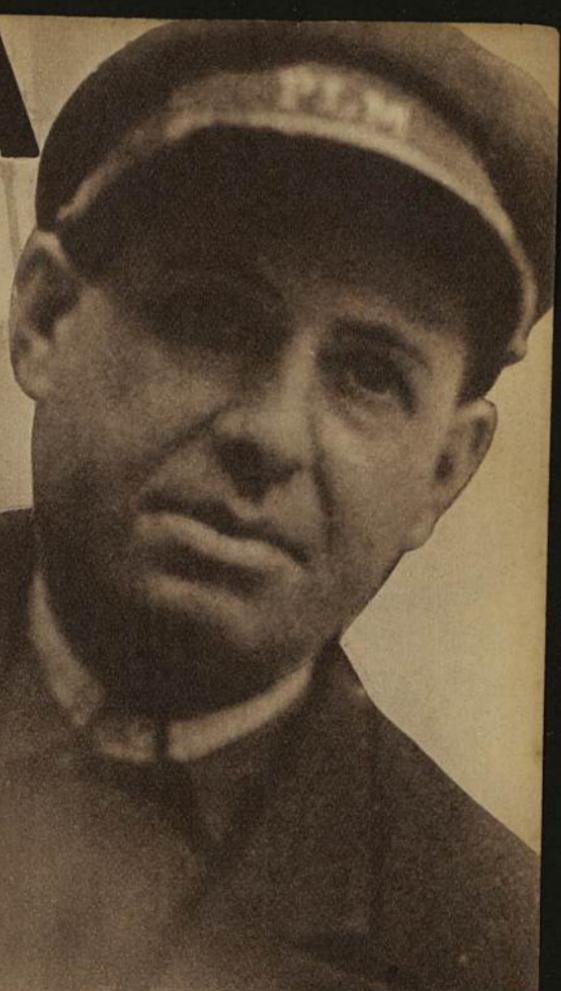
L. LÉON MAILLAGUET,  
Chef de Train,

25, rue du Génie, à Marseille. »

Enfin, il est fait reproche à Marius Veyrac d'avoir, quelques jours après le crime, songé à prendre un défenseur. La vérité est ailleurs : le surveillant ayant confié son désarroi à des amis de Nice, ceux-ci l'ont poussé vers cette décision et se sont entremis pour que l'avocat fût M<sup>r</sup> Torrès.

Nous avons considéré qu'il était de notre devoir d'apporter ces faits. N'éclaireront-ils pas d'un jour nouveau le drame ? En tout cas ils constituent des éléments psychologiques et matériels assez importants pour qu'il en soit tenu compte. Et, si à ces arguments on ajoute ceux que ne contestent personne (ni la valise, ni le cache-nez, ni le mouchoir n'appartenaient à Veyrac) on reconnaîtra que les bases sur lesquelles se fonde l'accusation demeurent précaires.

Maurice MARROU.



# DETECTIVE

Directeur : Marius LARIQUE

C.N.T.

F.A.I.

Secrets de la **F.A.I.**